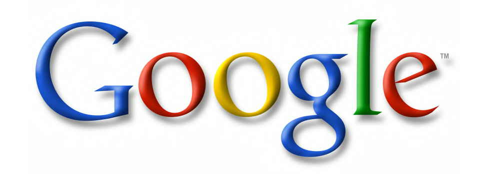


Wrongly attributed to Voltaire.
In fact by Louis-Sébastien Mercier
(Bengesco 2302)

JEAN HENNUYER,

ÉVÊQUE DE LIZIEUX.

DRAME

EN TROIS ACTES,

Par M. DE VOLTAIRE.



A GENEVE.

M. DCC. LXXII.



PERSONNAGES.

JEAN HENNUYER, évêque de Lizieux.
LE LIEUTENANT de Roi à Lizieux.
SIMON, Grand-Vicaire de l'évêque.
Les Curés de Lizieux.
Troupe de Prêtres.
Troupe d'Officiers.

ARSENNE pere, habitant de Lizieux, proteſtant.
ARSENNE fils, époux de Laure, proteſtant.
LAURE, ſœur d'Evrard, proteſtante.
EVRARD, habitant de Paris, proteſtant.
SUZANNE, proteſtante, amie de Laure, & parente d'Arſenne.
CLERARD, proteſtant.
THEVENIN, proteſtant.
MENANCOURT, proteſtant.
DUGAS, proteſtant.
Foule de proteſtans.

La Scene eſt à Lizieux, l'action ſe paſſe le 27 Août 1572.



PRÉFACE.

CE drame a l'avantage d'être fondé ſur l'hiſtoire, & les principaux faits qu'il renferme ſont atteſtés & connus. Il eſt donc inutile de les remettre ici ſous les yeux du lecteur, il ſuffira de lui faire connoître le perſonnage qui, jouant le premier rôle dans cette piece, eſt demeuré, pour ainſi dire, caché dans l'ombre du tableau, qu'a tracé la plume des hiſtoriens. On jugera s'il méritoit d'en ſortir avec plus d'éclat.

Jean Hennuyer nâquit à St Quentin, dioceſe de Laon, en 1497. Il fit ſes études à Paris au college de Navarre, où il fut bourſier; il y prit des degrés & fut reçu docteur. Après avoir reçu le bonnet, on lui confia la direction des études de Charles de Bourbon & de Charles de Lorraine. Il paroît qu'avant ſon doctorat il avoit été précepteur d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, & depuis roi de Navarre : dans le même temps il fut nommé profeſſeur en théologie. On ne ſait préciſément en quelle année il parut à la cour; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il fut premier aumônier de Henri II, & que ce prince le nomma bientôt pour ſon confeſſeur : il le fut juſqu'à la mort du roi. Il fut auſſi confeſſeur de Catherine de Médicis. L'on peut remarquer que ce n'étoient pas des conſciences vulgaires qu'il avoit à diriger. Nommé évêque de Lodeve en 1557, il ne prit point poſſeſſion de cet évêché, ſans doute parce qu'on le retint à la cour; mais après la mort du cardinal d'Annebaut, évêque de Lizieux, arrivée au mois de Juin 1558, François II nomma Hennuyer à cet évêché.

Ce fut là, & dans les temps des fureurs de la St Barthelemi, qu'il donna cet exemple d'humanité qui ſeul immortaliſe ſa vie. Le lieutenant de roi de ſa province étant venu lui communiquer l'ordre qu'il avoit reçu de la cour de maſſacrer tous les huguenots de

Lizieux, Jean Hennuyer s'y opposa fermement & donna acte de son opposition; il obtint de lui qu'il surseoiroit au massacre, & par ce sage delai il préserva les calvinistes de sa ville & de son diocese.

Je sai qu'on a voulu lui ravir la gloire d'avoir sauvé les religionnaires; mais plusieurs historiens se sont accordés à lui en conserver tout l'honneur. On croit sur de bien moindres preuves des crimes atroces & antiques qui effrayent l'imagination, pourquoi auroit-on de la peine à ajouter foi à une action, qui dans le fond n'est qu'humaine? Tout panégyriste que je suis, je crains même qu'on ne l'admire trop.

On a beaucoup écrit & disputé, pour savoir si cet évêque avoit été Dominicain ou Sorboniste; il fut homme, ce qu'on ne peut pas totalement affirmer de tous ses contemporains.

Ceux qui voudront voir son portrait iront le chercher dans le réfectoire de la maison de Navarre.

Il mourut en 1578, étant doyen de la faculté de théologie de Paris, ainsi il vécut environ quatre-vingts ans, dans les temps les plus orageux qu'offre notre histoire. Il n'est pas inutile de remarquer qu'il a vécu sous les regnes de Charles VIII, de Louis XII, de François premier, de Henri II, de François II, de Charles IX, & de Henri III; ce qui a pu servir, je pense, à lui rappeller que les rois ne sont pas immortels, vérité trop peu sentie sous les longs regnes. Comme le séjour habituel de la cour, où il passa presque toute sa vie, ne put ébranler ses vertus, on peut avancer, je crois, qu'elles étoient vraiment solides.

C'est un grand & mémorable exemple que celui d'un évêque qui, tandis que Rome (*) & toute la catho-

---

(*) La nouvelle de la mort de Coligni, & du massacre, fut reçue à Rome avec les transports de la joie la plus vive. On tira le canon, on alluma des feux, comme pour l'événement le plus avantageux : il y eut une messe solemnelle d'actions de graces, à laquelle le pape Gregoire XIII assista avec l'éclat

licité authorise & consacre ces meurtres au nom de Dieu, les a en horreur, s'oppose aux ordres d'un roi foible & furieux, d'une cour lâche & vindicative, & défend avec courage ces victimes infortunées que proscrivoient le fanatisme & une politique non moins aveugle & non moins barbare. Il n'a pas été le seul homme en place qui se soit distingué par la même fermeté, mais ce zele, cette humanité dans un prêtre vivant à la cour, & confesseur d'un roi, frappe bien davantage, & a droit encore aujourd'hui de nous étonner.

Qu'il a été petit le nombre de ceux qui ne se montrerent pas alors indignes (je ne dis pas du nom de chrétien, mais du nom d'homme (*) ! A peine cinq ou six militaires paroissent avoir conservé dans ce temps quelques traces de justice & de lumiere naturelle; les autres commandans de province furent des forcénés, qui ne différent pas beaucoup de ces dogues dont se servirent les Pisarres & les Vasco-Nunés, lorsqu'ils alloient à la chasse des malheureux Indiens qu'ils faisoient dévorer. Ces dogues guerriers étoient disciplinés & soudoyés comme eux. Ils obéissoient comme eux, & le savant auteur des Recherches philosophiques sur les Américains dit qu'on trouva dans l'ancien état militaire de ce temps-là, que le dogue Hérecillo gagnoit deux réaux par mois pour services par lui rendus à la couronne. Je ne sais si ceux qui servirent si bien Charles IX & sa digne cour furent aussi bien ré-

---

que cette cour donne aux cérémonies qu'elle veut rendre illustres. Le cardinal de Lorraine récompensa largement le courier, & l'interrogea en homme instruit d'avance. (*Esprit de la Ligue, Tome II.*)

(*) L'ardeur du pillage échauffa encore le carnage; Brantôme rapporte que plusieurs de ses camarades, gentils-hommes comme lui, y gagnerent jusqu'à dix mille écus. Les pillards n'avoient pas honte de venir offrir au roi & à la reine les bijoux précieux, fruits de leurs brigandages, & ils étoient acceptés. *Ibid.*

compenſés; mais je maintiens leur barbarie comme beaucoup plus inconcevable. L'hiſtoire ne marque pas qu'ils aient eu le même goût que leurs confreres pour la chair humaine.

Le célebre auteur de la Henriade, qui a combattu avec ſuccès le fanatiſme & la ſuperſtition, & qui ſur cet article a déja fait quelque bien au monde & à ſa patrie, (*) a tracé ce vers profond, terrible & vrai.

Quand un roi veut le crime, il eſt trop obéi.

Lorſque je médite ce vers en ſilence, un frémiſſement intérieur parcourt tout mon être; je le vois gravé en lettres de ſang à chaque page de l'hiſtoire, & je gémis d'être homme.

Quoi! la cruauté trouve des exécuteurs ſi prompts, ſi aveugles, ſi fideles, ſi peu réfléchiſſans, & le bien, lorſque l'on veut le faire même avec ardeur, rencontre mille obſtacles, marche lentement, & ne peut compter enfin que des agens bientôt découragés, dont l'activité ſe relâche & s'épuiſe.

Quand un roi veut le crime, il eſt trop obéi.

O fuyons d'un globe où cette maxime ſeroit jugée vraie, ou du moins avant de le quitter, faiſons tous nos efforts pour ranger ce vers effrayant dans la claſſe de ceux qui ne préſentent qu'une idée abſurde & fauſſe.

On me dira, à quoi bon repréſenter les horreurs de la St Barthelemi? Nous ne ſommes plus dans un ſiecle où l'on égorge. Ce ſiecle barbare eſt écoulé & ne reviendra plus. J'aime à le croire, je l'eſpere même. Il paroit que l'on ne s'aſſaſſinera plus au nom de Dieu, que la religion ne ſoulevera plus ces volcans enflammés qui répandirent tant de fois leurs ravages, mais

[*] Ce ſera un ouvrage curieux à faire que l'influence du génie de Mr DE VOLTAIRE ſur ſon ſiecle, & de ſon ſiecle ſur ſon génie.

l'oſerai-je dire, nous n'en avons pas moins beſoin de remettre ſous nos yeux les tableaux de l'eſprit de perſécution. Toujours dominant, il ſaiſit tous les prétextes, il revêt toutes les formes, il s'environne de toutes les apparences, il ne fait guère que changer de nom, mais les fureurs ſont à-peu-près les mêmes. L'expérience des ſiecles paſſés ſeroit perdue pour les ſiecles qui les ſuivent, ſi la main d'un peintre éloquent ne donnoit un corps à ces couleurs, qui doivent nous épouvanter en nous rappellant les égaremens de ceux qui nous ont précédés; égaremens funeſtes où nous ſommes ſouvent prêts à retomber. Qu'importe au malheureux ſous quel titre on le perſécute? Mais eſt-il bien vrai que le fanatiſme ait perdu toute ſa force? Eſt-il vrai que les ſciences aient émouſſé ſes traits? N'a-t-on pas vu, dans un ſiecle tout brillant de clarté, un monarque qui portoit le nom de grand, environné de tous les arts qui devoient lui former un caractere humain & juſte, jetter le déſeſpoir dans le cœur d'une grande partie de ſes ſujets, les diſtribuer ſur des galeres ou dans des priſons, dreſſer même des gibets, ruiner, déſoler les plus belles provinces, & s'applaudir peut-être après cette violation des loix civiles d'un édit qu'il croyoit utile à la religion catholique, & qui n'atteſtoit que ſa royale ignorance?

L'Eſpagne n'avoit-elle pas donné un exemple auſſi déplorable, lorſqu'elle ſe plongea dans un état de dépériſſement & de langueur, en arrachant de ſon ſol une nation entiere qui cultivoit paiſiblement les champs dans la ſeule idée que cette nation ne pouvoit pas reſpirer l'air ſans l'infecter de ſes opinions particulieres. Les maux politiques d'une nation, qui paroît paiſible parce qu'elle expire, peuvent égaler & même ſurpaſſer les malheurs de la guerre civile.

Et ſi nous deſcendons à notre ſiecle, qu'on ne ſauroit accuſer d'imbécillité, nous trouverons peut-être un fanatiſme politique & rafiné qui a ſuccédé à ce fanatiſme religieux où le plus grand nombre, du moins,

étoit aveugle & de bonne foi; le ſang n'a point coulé, il eſt vrai; mais les calamités publiques & particulieres n'ont pas été moins accablantes. En conſidérant toutes les larmes répandues, les ſoupirs, les gémiſſemens ſourds & étouffés, tous les empriſonnemens, tous les exils, les proſcriptions de toute eſpece, nous verrons que notre ſiecle n'a rien à reprocher à ces ſiecles d'erreurs & de barbarie; ce qui diſtingue le nôtre, c'eſt qu'il a mêlé quelquefois la dériſion à ſes autres attentats, & que non content d'opprimer l'innocence & l'équité, il s'eſt efforcé de les traduire en ridicule. Dans deux cens ans notre hiſtoire pourra à ſon tour effrayer les hommes ſenſibles, & fournir à des drames qui arracheront auſſi des larmes.

Si je parvenois à éteindre dans le cœur de ceux qui me liront quelques racines de ce penchant perſécuteur qui anime les trois quarts des hommes, penchant malheureux, qui ſe maſque toujours ſous de grands noms: ſi je parvenois à ajouter quelque choſe à la liberté publique & particuliere, à la conviction de ce droit naturel ſi manifeſtement violé tantôt par la force, tantôt par un ſophiſme auſſi ingénieux que cruel; ſi j'arrachois quelques traits à l'intolérance religieuſe, civile & littéraire qui ſe ſoutiennent & ſe prêtent un appui mutuel. Si le tableau de ces épidémies morales, qui bouleverſent toutes les notions d'ordre de juſtice & d'équité, ſervoit à épouvanter ceux qui reçoivent l'erreur comme la vérité, ou pour s'exprimer ſans emblême, ſi ceux qui peuvent ſeuls réaliſer les vœux plaintifs de l'humanité, émus par la voix touchante de la philoſophie, daignoient lui prêter une force qu'elle n'a pas par elle-même, & foudroyer en conſéquence ces opinions impies & déraiſonnables qui attaquent la félicité publique & la leur propre, alors ſouriant à leurs auguſtes travaux, les premiers peut-être de ce genre, je m'applaudirois, en ne faiſant que paſſer ſur cette terre, d'y avoir fait le métier d'homme & d'écrivain.



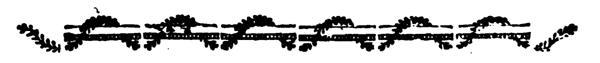
JEAN HENNUYER, ÉVÊQUE DE LIZIEUX.

DRAME.



ACTE PREMIER.

Le Théatre représente l'appartement de Laure. Une grande armoire est entr'ouverte.



SCENE PREMIERE.

Laure range plusieurs vêtemens & linges, elle se plaît à considérer un just'au corps galamment orné.

LAURE *seule.*

IL avoit celui-là, le jour qui combla nos vœux! Cher époux, il me semble te le voir... Et cette écharpe... Qu'il étoit bien!... (*Elle baise l'écharpe & la serre avec soin. Elle prend un petit coffret dans lequel sont des lettres & quelques joyaux.*) Lettres chéries! vous êtes mon trésor. (*Elle lit & soupire en souriant,*

considérant quelques bijoux.) Aimable en tout, on le reconnoît jusques dans ses dons! (*Elle prend une bague.*) Il y a un an que j'ai reçu ce premier gage, je tremblois encore & nous n'osions espérer... Qui m'eût promis alors que six mois après... Comme tout ce temps s'est écoulé! il n'a duré pour moi qu'un instant... Oui, mais ces huit jours d'absence, ces huit jours me paroissent des années... Il devroit être de retour... Comme je l'attends!... Reviens, mon cher Arsenne, reviens, ta tendre Laure sent trop qu'elle ne vit plus sans toi... (*Elle prête l'oreille.*) A chaque minute il me semble l'entendre & je suis toujours trompée. (*Elle ferme le coffret, & le rouvrant tout de suite, elle en tire une lettre.*) Que je lise encore celle-ci.) *Pressant la lettre contre son sein.*) Quelle ame! quel enjouement naïf! quelle vérité! (*On frappe, Laure jette tout par terre, renverse des chaises, & courant toute émue à la porte, elle l'ouvre en criant avec une respiration agitée.* (Oh, c'est lui, c'est lui!

SCENE II.

LAURE, SUZANNE.

LAURE, *appercevant Suzanne, recule d'un air surpris & fâché.*

Quoi! vous, Suzanne?

SUZANNE, *un peu interdite.*

Ma bonne amie, d'où vient donc ce triste étonnement? mon abord vous est-il fâcheux.

LAURE, *réparant le désordre.*

Non, non, ma chere cousine, pardon, mais je croyois que c'étoit mon époux... il n'est pas encore arrivé, jugez de ma peine.

SUZANNE.

Pour un jour de retard faut-il tant s'allarmer?

LAURE.

Comment pour un jour?... Comptez-vous un jour, depuis avant-hier à deux heures qu'il m'avoit promis d'être à Lizieux... Nous sommes allées au-devant de lui, il nous a fallu revenir seules.

SUZANNE.

Chere cousine, que ne vous a-t-on pas dit hier au soir pour vous tranquilliser sur ce retard?

LAURE.

Ah! ma bonne amie, si vous aviez aimé, vous sauriez que les mots ne tranquillisent pas.

SUZANNE.

Vous devez cependant vous faire une raison... On ne s'en va pas de Paris comme l'on veut. Songez qu'il a là toute votre famille avec une bonne partie de la sienne; une visite d'un côté, une affaire de l'autre, deux ou trois jours sont bientôt passés.

LAURE.

S'il savoit mes inquiétudes, rien ne l'auroit dû arrêter.

SUZANNE.

Voilà comme le plaisir est toujours mêlé d'un peu de peine.... Vous vous êtes fait une fête d'aller à Paris voir célébrer ce grand mariage (*) de la fille de Médicis avec le roi de Navarre, vous avez voulu être témoin de cette alliance qui scelle notre réconciliation avec les catholiques... Qu'elle a dû être brillante cette fête! tous les visages devoient être bien joyeux!... Je n'ai jamais regretté d'être seule que dans cette circonstance, parce que je n'avois pas, comme vous, un mari avec lequel j'aurois pu faire ce petit voyage; mais quand on est fille, il faut rester à la maison.

(*) Les nôces de Henri roi de Navarre, & de Marguerite sœur du roi, furent célébrées avec une pompe vraiment royale. *Esprit de la Ligue, Tom. II.*

LAURE.

En vérité toutes ces fêtes si vantées, si pompeuses, paroissent bien plus belles de loin, & sur-tout dans les récits que l'on en fait; de près on voit peu de chose. Le tumulte, le bruit, vous étourdissent, & le cœur demeure froid... Ce que ces fêtes ont eu pour moi de plus agréable, c'est qu'elles m'ont donné l'occasion de revoir encore mes chers parens. J'ai eu aussi l'avantage d'avoir amené avec moi un frere que j'aime, & qui est le meilleur ami de mon époux.

SUZANNE.

Sans doute, c'est bien son meilleur ami.... Ils ne sont bien contens que lorsqu'ils se trouvent ensemble; c'est une union aussi rare que charmante.

LAURE.

Jusqu'ici son cœur a été libre, je voudrois bien qu'une fille de Lizieux pût le toucher & l'arrêter pour toujours dans cette ville, comme Arsenne à su m'y fixer. [*Elle jette un regard à Suzanne.*] M'entendez-vous, chere Suzanne? pourquoi rougir?...

SUZANNE, *baissant la tête.*

Oh! nous parlerons de cela, ma bonne amie... Ce sera pour un autre moment s'il vous plaît.

LAURE.

Vous vous défiez de l'amour, chere Suzanne, & vous n'avez pas absolument tort : Mais je vous l'assure, quand il subjugue deux ames honnêtes, il ne peut qu'ajouter à leur bonheur.

SUZANNE.

Vous l'avez trouvée cette ame honnête qui symphathise si bien avec la vôtre; moi, je ne puis me flatter d'être aussi heureuse. Deux mariages fortunés sont trop rares pour espérer de les voir se succéder dans le cours de la même année.

LAURE.

Pourquoi cousine ?... Le secret d'être heureux con-

fiste à se bien aimer; alors tout se conforme de soi-même à nos desirs. Il est une douceur qui absorbe les chagrins de la vie, le cœur de l'un est dans celui de l'autre; on ne pense, on n'agit qu'ensemble, & souvent on est prêt tous les deux à se dire une même chose... Quels doux épanchemens! quelle confiance! quel cercle d'heures fortunées!... Non l'existence n'est vraiment précieuse que pour deux époux qui s'aiment, & je préférerois aujourd'hui de perdre le jour plutôt que ce sentiment délicieux.

SUZANNE.

C'est cette crainte même de perdre un cœur qui m'auroit aimé, qui me fait redouter un engagement sérieux... Que de souffrances au moindre nuage, à la plus légere séparation!.... Voyez par vous-même, vous allez passer quelques jours à Paris avec Arsenne, au moment du retour des affaires l'y retiennent malgré lui; il vous laisse revenir accompagnée de votre frere, il tarde un peu plus qu'il n'a promis, & vous voilà dans des inquiétudes cruelles, dans les transes les plus douloureuses; j'ai cru hier ne pouvoir jamais vous en faire revenir. Et dites-moi si tous vos contentemens ne sont pas trop payés par de pareils troubles?

LAURE.

Oh non, ma bonne amie; l'absence, il est vrai, est cruelle; mais le retour... Ah! chere Suzanne, comme mon cœur vole au-devant de lui! Vous le connoissez, cousine; qui peut mieux juger s'il mérite d'être moins aimé? Une bonté de cœur toujours égale, un heureux caractere, une gaieté franche; quelles vertus n'a-t-il pas?.... Mon frere lui ressemble beaucoup, je voudrois bien qu'il pût vous inspirer le même amour.

SUZANNE.

Revenons, chere cousine, à ce que vous avez vu à Paris.... Vous ne m'en avez déja donné que des détails fort abrégés, qui ne me satisfont pas en-

tiérement. Depuis que vous êtes de retour, on ne peut ni jouir de vous, ni vous faire parler comme l'on voudroit; vous retombez toujours ſur le charme du mariage. Eſt ce que l'abſence d'un époux lui prêteroit de nouveaux attraits!

LAURE.

Que tu es cruelle! Eh! comment ne pas parler en tout temps de ce qu'on aime?

SCENE III.

LAURE, SUZANNE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MAdame, le papa Arſenne va deſcendre pour déjeuner avec vous... Il dit qu'il veut vous tenir compagnie en attendant ſon fils.

LAURE, *ſe levant avec joie, à Suzanne.*

Allons, allons au devant de lui.... Le digne vieillard!... Je le reſpecte autant que je l'aime.

SUZANNE, *criant.*

Eh le voilà déja le cher homme!...

LAURE.

Il n'a point ſa canne, ma couſine.... Aidons-le à marcher.... Je crains toujours à ſon âge.

Elles vont au-devant de lui, pendant ce temps on apporte une table, ſur laquelle on ſert le déjeûner, du vin d'un côté, du lait de l'autre.

SCENE IV.

ARSENNE pere, LAURE, SUZANNE.

ARSENNE pere.

BOn jour, ma chere fille. Et toi Suzanne, déja?... Tu es matineuse.... fort bien, je t'en félicite, je t'en remercie pour elle.... (*Il s'assied.*) Que j'aime à vous voir ensemble.... De quoi vous entreteniez-vous là toutes deux, mes aimables enfans?

SUZANNE.

De tout ce qu'elle a vu de curieux à Paris.... Oh! quand viendra mon tour d'aller voir cette grande ville?

ARSENNE pere.

Bientôt, bientôt, ma niéce.... En attendant nous en causerons tout en déjeûnant. (*A Laure.*) J'aime bien que l'on conte, & je ne me lasse pas de t'entendre. (*Il s'apperçoit d'un peu de tristesse.*) Eh mais, encore réveuse, chagrine?...

LAURE *se contraignant pour sourire.*

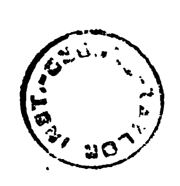
Non, non, cher papa, non.

ARSENNE pere.

Il faut que je te le dise, ma chere Laure, tu me fis hier beaucoup de peine, en nous quittant tu m'as dit un bon soir prononcé d'un ton.... Je me suis détourné plutôt pour te cacher mes larmes que pour éviter les tiennes.... Tu m'as empêché de dormir toute la nuit. La pauvre enfant, disois-je à chaque heure, elle tremble pour mon fils, elle veille & pleure.... Tes craintes m'ont troublé.

LAURE.

Mon pere.... puissent-elles bientôt se dissiper!



ARSENNE pere.

Oh je ne veux point que l'on ſoit comme cela ; pour s'aimer faut-il ſe tourmenter de mille terreurs chimériques, & pour quelques heures de retard créer des malheurs imaginaires.... toi qui as de la raiſon, je ne te reconnois point..... Ah ça déjeûnons.

LAURE.

Pourquoi du moins n'a-t-il pas, par quelque mot d'avis, prévenu mes allarmes ?

ARSENNE pere.

Parbleu ſi j'avois été ton époux, tu aurois donc pleuré éternellement.... Moi qui te parle, j'ai été pluſieurs années, & des années entieres ſans pouvoir jouir du bonheur d'embraſſer une ſeule fois ou ma femme ou mon fils. Il eſt vrai que portant les armes dans ces temps de guerres inteſtines, je ſongeois encore plus à ſoutenir leurs droits qu'à les revoir dans leurs foyers.... Allons, de la tranquillité, ma fille ; la paix eſt faite, Dieu ſoit béni, & ſoyons tous en joie.... Va, mon fils avant la fin du jour nous aura tous embraſſés ; c'eſt moi qui t'en réponds.

LAURE.

Je l'eſpere bien, mais hier vous diſiez de même.

ARSENNE pere.

Pour aujourd'hui tu verras.... Eſt-ce qu'Evrard eſt déja ſorti ?

LAURE, *à un domeſtique.*

Avez-vous vu mon frere ?

LE DOMESTIQUE.

Madame, il eſt allé de grand matin faire ſa tournée dans la ville, il a dit en partant qu'il iroit peut-être hors des portes, au-devant de Monſieur ſon beau-frere, voir s'il n'arriveroit pas.

ARSENNE pere.

Les chers enfans ! je les vois d'ici qui ſe rencontrent ſur le grand chemin & qui s'embraſſent avec un cœur...

à leur santé. (*Il boit.*) C'est un excellent garçon que cet Evrard, n'est-il pas vrai, ma niece?

SUZANNE.

Oui, mon oncle.... Allons, cousine, reprenez votre gaieté accoutumée; quelque chose de votre voyage. Je n'ai jamais vu Paris, & je brûle d'entendre toutes les descriptions qu'on en fait. Ce n'est que là, je pense, que l'on trouve du beau & du merveilleux...

ARSENNE pere.

J'ai presque regret de n'avoir pas été avec vous, mais à mon âge on fuit le fracas. J'ai vu tant de fêtes dans ma jeunesse. D'ailleurs mon fils y étoit, c'est tout comme moi-même.... redis-moi toutefois ce qui m'intéresse. Vous avez été voir ensemble l'amiral Coligny. Répétez-moi bien cela. On vous a présentés à lui, n'est-il pas vrai? Eh bien qu'en disoit mon fils? C'est là un vertueux humain, un grand général, un digne patriote.... J'ai servi sous lui, nous nous connoissons bien. Un jour.... Mais cela iroit trop loin.... dis, dis.

LAURE.

Mon pere, il nous a parlé de vous avec une amitié tendre & distinguée.... Il étoit alors dans son lit, assis sur son séant. Quel respect nous imprimoit ses traits vénérables! nous arrosions de larmes les mains qu'il nous tendoit....

ARSENNE pere.

Quoi, l'assassin (*) qui l'a blessé n'est pas encore découvert?

LAURE.

On le poursuit, nous a-t-on dit.... Comme nous

---

[*] Coligny fut blessé au bras gauche par le nommé Maurevel, qu'on appelloit publiquement le tueur du Roi. Cet assassin tira à Coligny un coup d'arquebuse par une fenêtre couverte d'un rideau, lorsque l'amiral revenoit du Louvre. *Esprit de la Ligue, tome II.*

entrions, nous avons vu sortir de chez lui Médicis & le Roi. Il en avoit reçu les marques d'attachement les plus extraordinaires (*) Il étoit tranquille alors, sans émotion, sans trouble, & disoit se trouver assez bien.

ARSENNE pere.

Dieu veille sur ses jours! c'est le plus ferme soutien de notre parti infortuné. Notre défense sans doute étoit juste.... Eh que restera-t-il donc à l'homme si l'on veut lui ravir jusqu'à la liberté de penser! François catholiques! ô mes compatriotes, ne reconnoissons-nous pas le même Dieu? A quoi ont servi tant de combats cruels? Est-ce en se déchirant le flanc que l'on apprend à mieux célébrer le créateur.... Il fut un temps, où désolé de voir l'embrasement de cette guerre civile, j'aurois plutôt souhaité que nous pussions tous devenir catholiques; mais peut-on agir contre sa propre conscience? Est-il en notre pouvoir d'avouer une croyance que nous rejettons en nous-mêmes? Il faudroit donc devenir fourbes, hypocrites, menteurs, & alors je préférerois de combattre & de mourir.... Mais pardon, ma fille, je vous entretiens de batailles. Un vieillard qui a servi est sujet de ce défaut. Parlons plutôt de cette grande alliance dont tu viens d'être témoin.... Tout devoit y être bien brillant.

SUZANNE.

Quelle magnificence cela devoit faire? Tout le monde dit que c'étoit une profusion, & d'un faste, d'un éclat.... mais les époux avoient-ils l'air bien content?

LAURE.

S'il faut le dire; sous tous ces superbes dehors, je n'ai point apperçu de véritable joie. Une nôce bourgeoise m'a toujours semblé plus riante. Cet appareil magnifique ne sert qu'à déguiser l'ennui. Tout est con-

[*] Charles se rendit dans la chambre du malade, avec sa mere, le Duc d'Anjou, les maréchaux de France & un brillant cortege. *Ibidem.*

sacré à je ne sais quelle représentation. On observe scrupuleusement l'étiquette, & l'on manque la gaieté. Il faut que la gaieté dans ce pays soit contraire à l'étiquette. Non, les époux n'avoient pas l'air content, je crois. Et la plupart des physionomies de cette cour ne me plaisent point. Médicis a le regard funeste, & Charles IX semble être le page de sa mere. Je ne sais, mais je ne lui trouve ni cette noblesse ni cette dignité affable qui caractérise un Roi. Le Prince de Béarn, par exemple....

ARSENNE pere.

Vous voulez dire le Roi de Navarre.

LAURE.

Oui, mon pere.

ARSENNE pere, *le front épanoui de joie.*

Eh bien?

LAURE.

Ah voilà une physionomie d'homme à se faire adorer de tout le monde.... un front ouvert qui inspire la confiance.... des traits qui peignent la grandeur d'ame & la bonté. Il a avec cela un certain air amoureux qui ne déplaît à personne.... Oh, j'aimerois bien à voir un Prince de ce caractere assis sur le trône de France.

ARSENNE pere.

Avec un ministre tel que Coligny, n'est-ce pas, ma fille?

SUZANNE.

Messieurs les catholiques ne trouveroient peut-être pas leur compte à vos arrangemens.

ARSENNE pere.

Je suis bien sûr que Coligny ne seroit point persécuteur, & que le Roi de Navarre leur laisseroit cette liberté qu'ils veulent nous ravir. Je serois le premier à défendre leurs droits, si l'on avoit l'injustice de les contraindre; mais que dis-je? Nous n'avons plus de vœux à former. Le calme a succédé aux orages. La paix est

cimentée aux pieds des autels; elle à réuni les partis opposés. Tout nous promet à l'avenir des jours aussi tranquilles que fortunés.

SCENE V.

Les précédens, EVRARD, *il entre d'un air effaré & sombre.*

LAURE, *se levant avec précipitation.*

MOn frere!... De retour sans mon époux?

EVRARD.

Bon jour, ma chere Laure.

LAURE.

Avez-vous été loin au devant de lui, mon frere?

EVRARD, *les yeux baissés.*

Assez loin, ma sœur.

LAURE.

Quoi, vous ne l'avez pas rencontré, ni lui, ni personne qui l'ait vu?

EVRARD.

Personne.

ARSENNE pere.

Vous devez avoir grand appétit... Asseyez-vous là & déjeûnez.

EVRARD.

Je n'ai point d'appétit.

SUZANNE, *à Evrard.*

Mais qu'avez-vous donc?

LAURE.

Qu'est-ce donc, mon frere, comme vous êtes changé?

EVRARD, *troublé.*

Moi?

ARSENNE pere.

Il n'aura rien pris encore... Et le grand air...

LAURE, *le fixant.*

Qu'avez-vous?

EVRARD, *s'efforçant de se remettre.*

Mais je n'ai rien, ma sœur, rien du tout, vous dis-je, rien.

ARSENNE pere, *après l'avoir examiné.*

Vous êtes en effet un peu pâle. Jamais il ne faut sortir à jeun, entendez vous, mais buvez un bon verre de vin, cela vous remettra. (*Il lui verse du vin.*)

EVRARD, *s'approchant d'Arsenne, bas à son oreille.*

Avez-vous un petit moment à me donner?... J'aurois à vous parler en secret.

ARSENNE pere.

En secret.

EVRARD.

Oui, passons dans une autre chambre, je vous prie.

ARSENNE pere.

Présentement?

EVRARD.

Oui, sur le champ, & sur-tout sans faire semblant de rien.

ARSENNE pere.

Allez le premier, je vous suivrai.... Non, laissez-moi faire. (*se levant*) Ma fille, je reviens, il faut que je sorte pour un instant.

LAURE, *au devant de la porte.*

Où allez-vous, mon pere?... Evrard, où allez-vous?... Vous me faites mourir... Votre air, votre son de voix... Eh mon Dieu que lui seroit-il arrivé! Qu'auriez-vous donc appris?

EVRARD.

Mais rien, vous dis-je... Ma sœur, soyez tranquille.

LAURE.

Non, je ne le serai pas... Pourquoi se séparer de

moi?... Je ne vous crois plus, & je crains tout.

EVRARD, *se domptant.*

Ne puis-je avoir quelque chose de particulier à lui communiquer? Et sur quoi vous allarmez-vous?

LAURE.

Sur quoi, mon frere?... Votre visage vous trahit... Va, tu peux tout dire après la terreur où tu m'as jettée.

EVRARD, *troublé.*

Hélas! que vous dirai-je, ma sœur?

SCENE VI.

Acteurs précédens, MENANCOURT.

MENANCOURT.

MOn cher Evrard, Arsenne est-il de retour?.... Sauriez-vous?... Nous sommes tous tremblans..... Mon pere m'envoye... Je viens vous demander des nouvelles.

EVRARD, *lui faisant en vain quelques signes.*

A moi! des nouvelles?

MENANCOURT.

Oui, vous avez été hors de la ville.... On m'a dit que vous avez appris sur la route quelque chose du désastre qui est arrivé dans Paris.

LAURE.

Un désastre!... à Paris!... Dieu! quel désastre!

SUZANNE, *la soutenant.*

Ah! ma bonne amie, pourquoi vous épouvanter à ce point.

ARSENNE pere.

Parlez, Evrard, car la frayeur exagere les maux, & son imagination prompte à s'emflammer va toujours saisir l'excès du malheur... Il ne peut être que moindre dans la vérité.... Parlez....

EVRARD

Eh bien, il seroit inutile de vous rien déguiser, &

d'ailleurs le poids qui m'accable pese trop sur mon cœur.... Apprenez.... (*il s'arrête.*)

ARSENNE pere.

Acheve, Evrard, tu m'interdis.... Acheve.

EVRARD.

Je tremble, j'hésite à le dire. (*il les prend chacun par une main & leur dit à demi-voix.*) On parle d'une trahison abominable....

LAURE.

Quelle trahison?

AVRARD.

On dit que cette paix si sacrée, sur laquelle nos freres se sont endormis, vient d'être horriblement violée. On parle de surprises nocturnes, de violences, d'assassinats. Selon les uns, nos freres ont été égorgés dans leurs lits; selon les autres, on a embrasé leurs maisons. L'amiral même, dit-on, a été massacré dans son hôtel, & par l'ordre du Roi.

ARSENNE pere, *détachant sa main avec feu de celle d'Evrard, & d'une voix pleine de véhémence.*

Par l'ordre du Roi! Coligny! ne le croyez pas, ma fille, ne le croyez pas.... Cela est-il possible!... Par l'ordre du Roi!... N'avons-nous pas la sauvegarde de sa parole? N'avons-nous pas à sa voix déposé tout soupçon?... Qui peut inventer de pareils blasphêmes & se plaire à les répandre?.... Evrard, votre cœur a-t-il dû y ajouter foi, & comment votre bouche ose-t-elle les répéter?

EVRARD.

J'ai vécu parmi nos ennemis. J'ai vu de près cette cour, & je sais trop ce qu'on en peut attendre.

LAURE.

O mes tristes pressentimens! seriez-vous les avant-coureurs du malheur de ma vie?... Suzanne, ne m'abandonne point.

ARSENNE pere.

Ma fille, vous croiriez...

LAURE.

Eh, si je le croyois, j'aurois déja cessé de vivre.

ARSENNE pere, *avec chaleur.*

Allez, il n'existe point de pareils monstres sur la face de la terre. Un Roi de vingt-deux ans n'embrasse pas ses sujets, ne les invite pas à des fêtes publiques pour les égorger à l'issue des festins... Quoi, tant de promesses; quoi tant de témoignages de bonté n'auroient été qu'une feinte employée pour enfoncer plus sûrement le poignard dans nos cœurs!

EVRARD.

Puisse cette affreuse nouvelle bientôt se démentir!... Je suis dans un état violent.... à peine me connois-je... Mon cher Arsenne, mon ami, nous sommes partis sans toi, nous t'avons laissé dans cette ville malheureuse avec notre mere, &...

SUZANNE, *à Evrard à voix basse.*

Imprudent! Eh ménagez sa sensibilité!

LAURE.

Mon frere! est-ce ainsi que vous me rassurez?

EVRARD, *à Laure.*

Pardon, ma sœur, je ne songeois pas à toi.. Va, croyons-en plutôt l'expérience d'un pere. Ce bruit se trouvera sans fondement. Tu ne tarderas pas à revoir ton époux, & moi mon ami.

LAURE.

Cruel! de quel ton tu me consoles!.... Tu voudrois me donner une espérance qui te manque.... Va, il n'y aura que sa présence qui pourra me tranquilliser.

EVRARD, *avec un frémissement secret.*

Le ciel n'aura pas permis ces épouvantables cruautés.

ARSENNE pere.

Non, non.... modérez-vous, mes enfans, on n'est point impitoyable & barbare de sang froid. J'ai vu nos adversaires lever le glaive sur nos têtes, mais c'étoit

dans le choc des batailles. Je les ai connus trop braves à Jarnac, à Moncontour, aux plaines de St. Denis pour devenir sitôt de lâches assassins.... Qui a osé imaginer une aussi détestable histoire ? Quelque méchant ténébreux qui s'est plû à épouvanter l'esprit de ses concitoyens par ces peintures sanglantes & bizarres qui en imposent à la multitude... Que de fois j'ai vu les plus petites causes, les plus puériles, allarmer tout un royaume.... Dailleurs est-ce pour la premiere fois que vous vous êtes trouvez abusés par les faux bruits, qui courent ?

LAURE.

Hélas ! les mauvais se sont presque toujours confirmés.

ARSENNE pere, *à Evrard.*

Mais de qui enfin tenez-vous une nouvelle aussi absurde ?

EVRARD.

Turinge, que j'ai rencontré est le premier qui m'a glacé d'effroi. Dugas, Clévard, ont dit la même chose, ainsi que plusieurs des nôtres.

LAURE.

Plusieurs !... mon pere ! plusieurs !... ciel ! ce seroit la vérité !

ARSENNE pere.

Allons, ma fille, je sors de ce pas. Je souffre trop d'entendre de pareils discours. Je saurai qui interroger, je remontrai à la source, & j'espere bientôt vous convaincre que ce bruit est non-seulement faux, mais dénué même de toute apparence.

LAURE.

J'irai avec vous, mon pere... J'irai par-tout.. Suzanne m'accompagnera.

ARSENNE pere, *avec réflexion.*

Non, demeurez ma fille, nous reviendrons... Gardez-vous bien d'écouter vos allarmes, songez qu'elles offenseroient la nature & l'humanité.

LAURE.

Eh! comment ne pas frémir après ce qu'on vient d'annoncer?.... Arſenne! mon cher Arſenne!

ARSENNE pere, *lui prenant les mains.*

Eh! ma chere fille, ſi je pouvois le croire, que ferois-je encore ſur la terre? C'eſt alors que j'aurois trop vécu, je voudrois mourir à cette place en te ſerrant la main, & en prononçant le nom de mon malheureux fils....

SCENE VII.

Les précédens, THEVENIN, *troupe de Proteſtans.*

THEVENIN.

Reſpectable Arſenne, nous ſommes tous plongés dans la conſternation. Le malheur exiſte-t-il? Où eſt votre fils? S'il arrivoit, il pourroit calmer nos frayeurs... Elles vont en augmentant.

ARSENNE pere.

Meſſieurs, croyez que tous ces rapports émanent d'une ſource obſcure, & ne nous rendons pas complices d'un bruit dont on pourroit nous faire un crime par la ſuite.

THEVENIN.

Ces rapports ſe ſont déja beaucoup multipliés. Ils ſemblent venir de pluſieurs endroits. Heureuſement cependant qu'ils paroiſſent ſe contredire.

ARSENNE pere, *vivement.*

Ah, je le crois. (*à Laure*) Entendez-vous, ma fille, ces rapports ſe contrediſent. Bientôt ils s'en iront en fumée.

THEVENIN.

Dieu le veuille... j'ai mon neveu à Paris.. il m'eſt bien cher.

UN PROTESTANT.

J'y ai mon pere.

UN AUTRE PROTESTANT.

Moi, mon frere.

UN AUTRE.

Je viens d'y envoyer mes enfans.

EVRARD, *embrassant l'un d'eux.*

Ah malheureux que nous sommes, en serons-nous quitte pour la terreur?

ARSENNE pere.

Mes amis, n'allons pas au devant du désespoir. Nous n'avons aucune certitude. Un moment encore, & nous nous reprocherons sans doute nos craintes. Je me hâte d'aller m'informer de ce qui doit les dissiper. Je me transporterai sur le grand chemin pour interroger tous ceux qui arriveront, & vous rougirez alors d'avoir cru.

LAURE, *donnant le bras à Arsenne.*

Je vous accompagne, mon pere. Je ne vous quitte point... Allons apprendre ce que le ciel a décidé sur notre sort; mais hélas, que je ne rentre jamais dans cette ville, s'il ne guide mes pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAURE, SUZANNE.

Laure arrive, pâle, échevelée, les yeux noyés dans les larmes, les bras tendus & levés au ciel, précipitant ses pas dans une espece de désespoir. Elle va tomber sur un fauteuil, laissant pencher son corps en entier sur un des bras. Suzanne la suit, & se jette un genou en terre en l'embrassant pour la relever. Laure abaisse sa tête contre son sein, & demeure immobile dans un douloureux silence.

LAURE.

LAisse, laisse ; tes soins sont inutiles.... il est temps que je meure... ma mere... mon époux... tu l'as entendu... ni le sexe, ni l'âge n'ont été épargnés!... La paix est dans le tombeau qu'ils habitent... C'en est fait, c'en est fait... tout est perdu pour moi (*après un long silence.*) Dieu! tu sais pour qui je t'implore... N'est-il plus, ou l'aurois-tu dérobé au fer des assassins?... Ah s'il étoit ainsi! mille actions de graces te soient rendues.... J'embrasse toutes les autres douleurs, les plus longues, les plus horribles; mais pour celle-là, ô mon Dieu, daigne, daigne me l'épargner.... (*Elle retombe accablée & muette.*)



SCENE II.

Les mêmes, ARSENNE pere, EVRARD, THEVENIN.

Arsenne pere, soutenu par Thevenin & suivi d'Evrard, arrive à pas lents jusqu'en présence de Laure ; ils s'arrêtent tous trois à la contempler dans un morne silence.

ARSENNE pere.

PUisse la douleur me délivrer bientôt de ce monde !.. terre sanglante !.. jour affreux !... Je vous quitte. Qui pourroit vouloir survivre à de pareilles horreurs.... Ah c'est bien à cette heure que je gémis d'avoir vécu trop long-temps.

LAURE.

O ma mere !... O mes chers parens !... O toi pour qui j'expire de terreur !...

ARSENNE pere.

Mourons, ma fille, mourons, suivons nos freres lâchement massacrés. La France arrosée de leur sang n'est plus notre patrie.... recevez-moi dans votre séjour, martyrs glorieux de notre religion. Et toi, Coligny, ombre sacré, pardonne, si avant toi j'ai commencé à pleurer mon fils !

LAURE.

Tout ce qui m'est cher n'est plus sans doute, & je ne puis mourir.... O tourment !

EVRARD.

Que ne suis-je resté à Paris ? Je les aurois défendus, je serois tombé à leurs côtés, & je serois moins à plaindre que dans cette cruelle incertitude.... Si j'ai perdu l'homme que j'aimois, ce frere, ce cœur tendre &

généreux, il ne me restera plus au monde qu'à le venger.... Il le fera, ma sœur, il le fera, j'en jure par toi. (*D'un ton sombre.*) S'il est mort, tu n'as plus de frere. Tremblez, lâches & féroces assassins, vous n'avez pas tout égorgé. Il reste encore de cette déplorable famille quelqu'un qui saura profiter de vos horribles leçons.... Qu'entends-je? Quel bruit?

Plusieurs Réformés sont à la porte & l'ouvrent subitement, ils jettent tous un cri en s'écartant pour faire passage à Arsenne en criant tous.

Arsenne! Arsenne! Arsenne!

Laure se retourne, & laisse voir un visage où se peignent tous les sentimens qui agitent son cœur. Tous les personnages sont en mouvement.

SCENE III.

Les précédens, ARSENNE fils.

ARSENNE fils. *Il entre en désordre & s'élance, en passant il embrasse son pere & Evrard.*

Mon pere!... Mon ami!...

ARSENNE pere, & *Evrard.*

Mon fils!... Mon ami!...

ARSENNE fils, *dans les bras de son épouse, & d'une voix étouffée.*

O ma bien aimée, je te revois encore!...

LAURE.

Tu vis & je te presse dans mes bras. (*La tête penchée, & d'une voix affoiblie par l'excès du sentiment.*) Je meurs de saisissement & de joie.... (*Ils restent quelques momens embrassés, Laure se dégage & le fait asseoir.*)

ARSENNE pere *avec des entrailles.*

O Dieu! vous m'avez sauvez mon fils!

EVRARD.

Nous te revoyons !... Réponds-nous, ami ; tu ne t'es donc pas trouvé ?...

ARSENNE fils, *les bras tendus, la bouche ouverte, les yeux enflammés.*

Laissez-moi respirer.

EVRARD, *après un moment d'intervalle.*

Dis-nous seulement, aurois-tu été témoin du massacre de cette nuit....

ARSENNE fils, *se levant avec précipitation, & se tournant vers Evrard en lui montrant ses vêtemens.*

Tiens.... regarde mes vêtemens....

LAURE *le prend par un bras & d'un œil allarmé visite ses habillemens.*

Dieux ! ils sont tout couverts de sang.... Tu es blessé....

ARSENNE fils, *à Laure.*

Ce sang que tu vois n'est pas le mien.... Hélas, c'est celui de ta mere, de ton oncle, de tes plus proches parens, de tous ceux enfin qui avec moi ont voulu les défendre.

LAURE, *jettant un cri.*

Ma mere !... Quoi, son âge !... Les monstres l'ont assassinée....

ARSENNE fils.

A mes yeux !

EVRARD *courant toute la Scene en furieux.*

Ciel !... ma mere !... vengeance, vengeance !

ARSENNE pere, *tombe à côté de Laure.*

Chaque instant nous apporte des horreurs imprévues.... Où sommes-nous malheureux ?... Une main invisible nous a-t-elle précipités au séjour des démons ?

ARSENNE fils.

Cette cour abominable, fléau perpétuel de la nation, a médité le crime.... Paris nage dans le sang. Nos fre-

res ſont égorgés. Leurs aſſaſſins triomphent, &c. foulent aux pieds leurs corps ſanglans.

EVRARD.

Acheve.... ma fureur eſt calme.... parle, je peux t'écouter....

ARSENNE fils.

Leur déteſtable fête cachoit le meurtre. En ſignant la paix, ils ſignoient notre mort.... Les lâches, ils nous tendent la veille une main careſſante, ils nous ſouhaitent une nuit tranquille, nous nous endormons; ils briſent nos portes, & nous reveillent en nous perçant le ſein.

EVRARD.

Et comment nous es-tu rendu?

ARSENNE fils.

Je ne ſais.... A travers les flambeaux, les poignards, les meurtriers, les ruiſſeaux de ſang, les monceaux de corps étendus qui barroient les paſſages, l'horreur & la confuſion de cette nuit effroyable, j'ai échappé par miracle à leurs coups.

EVRARD.

Et tu n'as pu échapper que ſeul.... Les nôtres.... Dieu!

ARSENNE fils, *du ton du déſeſpoir.*

Quel reproche!... Eh demande-moi plutôt, pourquoi dans cette ville il eſt encore des habitans.... La mort étoit par-tout... Je combats les aſſaſſins, je me trouve renverſé parmi les mourans, & bientôt je n'embraſſe plus que des cadavres. J'avois perdu le ſentiment; ils me laiſſerent pour mort, mais revenant à moi je ſuis ſorti, pour ainſi dire, du tombeau des miens. J'ai erré par la ville. L'arme ſanglante que je portois à la main! mes cheveux hériſſés, mes habits ſouillés de ſang & de pouſſiere m'ont fait regarder moi-même comme un aſſaſſin.... Enfin précipitant mes pas égarés, j'ai franchi l'eſpace qui me ſéparoit de vous. (*Il retombe accablé.*)

LAURE.

LAURE, *à Suzanne.*

Dispense-toi de ces vains secours, & ne cherche point à ranimer ma misérable vie.

ARSENNE fils, *après un silence.*

Suis-je loin en effet de ces monstres barbares?.... mes idées se troublent..... ma pensée s'enfuit.... les victimes de leur férocité, pâles & déchirées, me poursuivent & m'environnent. Je les vois encore! (*En pleurant.*) Ah mon pere, j'en mourai.

LAURE.

Tu es dans nos bras, cher époux; je n'ai plus de mere..... hélas! daigne vivre pour moi.

ARSENNE fils.

Moi, vivre après ce que j'ai vu?... Ah! cette nuit horrible n'a point frappé vos regards. Vous n'avez pas entendu les cris de rage des assassins, mêlés aux cris expirans de mes proches. Vous n'avez pas reçu leurs soupirs lamentables. Vous ne les avez point vus la main sur leurs blessures, prendre de leur sang, le montrer au ciel, & tomber en implorant des vengeurs....Je me sauve chez Coligny. Je voulois mourir auprès de ce grand homme, ou du moins y rallier notre parti dispersé. On précipitoit son corps déchiré. Guise fouloit aux pieds ses cheveux blancs. Sa troupe impie insultoit encore à la dépouille du plus honorable des humains!

ARSENNE pere, *avec enthousiasme.*

Fureur insensée! fureur impuissante! son ame rayonnante de gloire, mon fils, étoit déja dans les cieux.

ARSENNE fils

Mais nommez ceux qui conduisoient la horde effrenée des meurtriers?... A leur tête marchoient ces émissaires de Rome, déchaînés du fond de leurs retraites solitaires, monstres infernaux, allaités des poisons de l'Italie. Une joie cruelle anime leurs regards. D'une main ils désignent les victimes avec l'image du Christ,

de l'autre ils portent le poignard dans leurs cœurs. Ils échauffent avec les noms du Roi & de Dieu le carnage trop lent à leur gré. Ils levent leurs mains ensanglantées pour bénir l'homicide qui frappe le plus de coups. Ils relevent, ils encouragent le bras lassé de forfaits. J'ai vu jusques à des enfans, (*) excités par l'exemple, égorger d'autres enfans endormis dans leurs berceaux.

EVRARD, *errant sur la scene.*

Quel tableau, Dieu vengeur! & ton tonnerre repose!

ARSENNE fils.

Je cottoye la Seine, ses eaux rouges de sang voituroient des corps défigurés. Je passe devant le Louvre. Quel spectacle! un peuple immense avec des gémissemens & des cris désespérés imploroit un asyle aux portes du palais de ses Rois. Clameurs plaintives, cris pitoyables, vous avez frappé l'oreille du souverain sans émouvoir son ame. Que dis-je! c'est là que les bourreaux marchoient d'un air plus triomphant, que les flambeaux redoublés éclairoient une plus vaste scene de carnage. Le sang des sujets regorge à longs flots sous l'œil tranquille du Monarque. Les lances, les piques hérissées des soldats renversent, déchirent ce peuple sans défense, tandis que Charles & son barbare frere (**) du haut de leur balcon, dans leur féroce

---

(*) *Des enfans de dix ans tuerent des enfans au maillot.* Ces faits-là ne sont pas controuvés. Malheur à qui les imagineroit!... Ils ne sont que trop atteftés par tous les mémoires du temps.

(**) J'ai lu ces propres mots dans les mémoires manuscrits de Mr Felibien des Avaux, qu'il avoit extraits des mémoires de Mr Poullain, lieutenant-général de la Prévôté de l'Isle de France, auteur du procès verbal contenant l'histoire de la Ligue, sous le regne de Henri III. " Henri duc d'Anjou qui „ fut Roi après Charles IX son frere, sous le nom d'Henri „ III, & le duc de Guise dans les ordres qu'ils envoyerent „ dans les provinces, ordonnoient de n'épargner ni les vieil- „ lards, ni femmes grosses, ni enfans agissant ou à la mam- „ melle. Henri eut l'honneur de tuer à coups d'arquebuse par

allégresse, font voler la mort sur ceux qui fuyent, & tirent sur ces infortunés reclamant leur appui, comme sur les animaux de leurs forêts!

ARSENNE pere.

Arrête.... épargne-moi.... plutôt mourir sur l'heure que d'en entendre davantage.

ARSENNE fils.

Ah mon pere!... Ah mon ami!... Si dans ces momens affreux je n'eusse songé à vous, à cette tendre épouse, le ciel m'en est témoin, j'aurois péri, mais aujourd'hui nous serions tous vengés.

ARSENNE pere.

Et qu'aurois-tu fait?

ARSENNE fils, *hors de lui-même.*

Ce que j'aurois fait? À travers les lances & les gardes qui l'environnent, j'aurois.... Mais une voix plus forte m'a crié que je me devois à vous trois sans réserve. Je suis devenu foible, & j'ai fui en abandonnant la cause de mes malheureux concitoyens.

ARSENNE pere.

Ah mon fils! que dis-tu? Laisse, laisse toute vengeance à Dieu; elle n'appartient qu'à lui... Si la justice est lente, elle descendra plus terrible.

EVRARD, *avec force.*

Le ciel se tait.... C'est à nous qu'elle est remise. (*D'un ton réfléchi & sombre.*) Roi, prêtres, ministres, princes, courtisans, tous ont trempé dans ce complot exécrable.... Et voilà nos chefs! (*Après un silence.*) Amis! vous venez de l'entendre, (*Aux protestans.*) ce sont ces prêtres qui ont donné le signal du meurtre.... Le coup vient de Rome. Médicis a respiré

„ une des fenêtres du Louvre, qui est la cinquieme devant „ la place du Louvre, à compter du petit pont de la reine, „ sept personnes; & son frere Charles IX en tua trois; & „ rioit si haut avec éclat qu'on les entendoit d'en bas."

l'air de ce climat.... C'est elle qui a transporté dans le nôtre des crimes jusqu'alors inconnus.... Laisserons-nous tant d'horreurs impunies?... Attendrons-nous qu'elles se renouvellent?... Nous tenons ici du moins un de ces chefs fanatiques qui ont fait de l'homme un monstre farouche.

ARSENNE fils, *assis.*

C'est aux flambeaux des autels qu'ils ont allumé les flambeaux du carnage.

EVRARD.

Mon sang bouillonne, & brûle de les immoler....

ARSENNE fils, *se levant tout-à-coup, fixant Evrard & lui prenant la main.*

Eh bien.... payons la mort par la mort, & que les plus coupables tombent les premiers.

LAURE, *les séparant, & se mettant entr'eux deux.*

Ah! parlez plutôt de vous sauver.... Oublies-tu pour qui le ciel t'a conservé?... Vois ton pere, vois ton épouse.... Fuyons avant que cet orage sanglant s'étende plus loin.... Que fait-on s'il n'arriveroit pas jusques à nous? Un courage inutile n'est qu'une imprudence téméraire.... Crois que sans toi tant de forfaits ne resteront pas sans châtiment. Remets-en le soin à ce vengeur suprême qui a compté les soupirs de toutes les victimes!

ARSENNE pere.

Je l'approuve.... tu te dois avant tout à ton épouse, & tu n'es plus à toi. Fuis, fuis avec elle. Allez, & ne vous reposez pas que vous ne soyez en sûreté.... Je saurai bientôt vous rejoindre.

LAURE.

Nous ne vous quitterons pas d'un seul instant, mon pere! ce n'est qu'en vous sauvant que nous croirons nous échapper.

ARSENNE pere.

Ne songez point à moi.... Eh! qu'ai-je à perdre?

Quelques jours malheureux & voisins du trépas. Partez, vous dis-je? Prenez la route de l'Angleterre. Abandonnez pour jamais cette affreuse patrie que le fanatisme arrose du sang de ses plus dignes citoyens.

ARSENNE fils.

Vous jugez la fuite nécessaire, & je fuirois seul! & je laisserois ici nos freres troublés, incertains, tremblans dans leurs maisons, la tête sous le couteau mortel.... Non.... je ne partirai que le dernier. Leur salut à tous me regarde, & m'est aussi cher que le mien.

ARSENNE pere.

Chacun de nous prendra différens sentiers pour se réunir sur la frontiere. Nous te suivrons tour-à-tour, &....

ARSENNE fils, *l'interrompant.*

Le malheur nous rend tous égaux, mon pere. Le péril doit se partager de même. Dans ces redoutables instans, est-il permis de séparer sa cause de celle de ses amis? Non.... Allez, j'ai vu mourir les miens, je saurai mourir aussi.... C'est à vous de partir avec ma femme & Suzanne, leur sexe & votre âge sont un privilege, mais nous....

SCENE IV.

Les précédens, CLEVARD, *& plusieurs nouveaux Réformés qui entrent avec lui.*

CLEVARD, *d'une voix triste & plaintive.*

AMis infortunés! voici donc aussi notre dernier jour....

ARSENNE fils.

Clevard! Que viens-tu nous dire?

CLEVARD, *à Arsenne fils.*

Hélas! tu ne t'es sauvé de Paris que pour tomber

aujourdhui avec nous. La rage de nos ennemis ne se borne pas à la capitale; elle s'étend sur toute la France. Par-tout nous sommes proscrits. (*) Cette malheureuse ville va subir le même sort. C'est un embrasement universel où nous allons périr.

LAURE.

Eh que tardons-nous?... Fuyons, fuyons tous ensemble.

CLEVARD.

Ah Madame, si la fuite étoit possible, je ne serois plus ici. Les portes de la ville viennent de se fermer. Des brigades sont repandues sur les chemins. La garnison sous les armes : elle a bloqué les murs. Entendez-vous le bruit des tambours? Le son redoublé des cloches? Tout annonce notre trépas.

FOULE DE PROTESTANS.

Hélas! où fuir?

(Ils expriment leur effroi, & leur douleur par divers signes.)

CLEVARD.

Les églises des catholiques sont ouvertes. Ils s'y rassemblent comme dans un jour solemnel. J'ai passé près d'eux, & j'ai lu notre arrêt dans leurs regards.... O vous amis, qu'une même foi unit & rassemble, qu'allons-nous devenir?

ARSENNE fils, *va saisir une arme, chacun l'imite.*

Armons-nous, armons-nous.... Il ne s'agit plus de

(*) Charles IX autorisa de son nom le massacre qu'il fit dans les provinces. Il fut horrible à Meaux, à Bourges, à Orléans, à Lyon, à Toulouse, à Rouen. sans compter les petites villes, les bourgs & les châteaux particuliers, où les Seigneurs ne furent pas toujours en sûreté contre la fureur des peuples ameutés. Les cadavres pourissoient sur la terre sans sepulture, & plusieurs rivieres furent tellement infectées des corps qu'on y jettoit, que ceux qui en habitoient les bords ne voulurent de long-temps boire de leurs eaux, ni manger de leur poisson. [*Esprit de la Ligue, Tome II.*]

fuir.... Vendons cher notre ſang.... Où te cacherai-je, chere épouſe ?... Comment te dérober à leurs coups ?

LAURE *armée, & ſe rangeant auprès de ſon époux.*

Va, j'aurai un courage égal à leurs fureurs.... Ils verront ce qu'eſt une femme qui combat pour ce qu'elle aime.

EVRARD, *armé.*

Je vous défendrai tous juſqu'au dernier ſoupir.

ARSENNE fils, *à ſon pere en pleurant.*

Mais, vous mon pere, vous hélas ! quel ſera votre ſort ?... Votre bras affoibli par les années n'eſt plus celui qui s'eſt diſtingué dans les combats.... à cette idée je friſſonne. Un tremblement affreux me ſaiſit.

ARSENNE pere, *avec grandeur.*

Je ne daignerai point m'armer contre de lâches aſſaſſins. Qu'ils trempent leurs mains dans mon ſang, qu'ils me délivrent du jour qu'ils m'ont rendu odieux, j'y conſens.... ta main du moins fermera ma paupiere. Je n'approuve pas toutefois cette défenſe quoique légitime, mon fils ! nous donnerons la mort & nous ne l'éviterons pas. Je préférerois d'attendre, & de recevoir le coup comme Coligny.

ARSENNE fils, *d'un ton douloureux.*

Comme Coligny ! ah Dieu ! quel nom avez-vous prononcé ?... Il redouble ma fureur, ou plutôt il m'éclaire. (*Jettant l'épée.*) Non, je n'ai plus beſoin de cette arme. Recours foible & impuiſſant, je t'abjure. (*D'un ton plus calme.*) Seul je vous vengerai tous amis, ſeul je me ſens la force d'épouvanter & d'arrêter vos aſſaſſins !... ciel ! ſi tu m'as conſervé le jour, je le reconnois enfin, c'eſt pour un autre exemple, & je le dois à la terre.

EVRARD.

Ami ! quel eſt ton projet ?

Arſenne ne répond rien. Il ſe couvre le viſage des deux mains, errant ſur la ſcene.

SCÈNE V.

Les précédens, MENANCOURT.

MENANCOURT, *accourant avec effroi, & à pas précipités.*

HElas! où trouver un asyle? Quel Dieu daignera nous protéger.... je viens me rejoindre à vous, mais pour mourir.

LAURE.

Ah Menancourt!

MENANCOURT.

Nous ne pouvons leur échapper. Ils nous tiennent enfermés comme des vils troupeaux que l'on doit égorger. Ne craignez pas qu'ils viennent à cette heure, ils sauront bien comment nous surprendre sans rien hazarder. Ils attendront le milieu de la nuit. Alors le signal éclatera, assaillis par le nombre, & brûlés dans nos propres maisons, bientôt tout sera dit de nous.

LAURE.

Qu'ils ne frappent que moi, & je bénis mon trépas!

MENANCOURT.

Aucun de nous ne sera épargné!

FOULE DE PROTESTANS.

Hélas! nous n'avons donc plus qu'à tendre la gorge à ces satellites de l'enfer armés contre les vrais fideles. (*Environnant Arsenne pere.*) Dans ces extrémités quel parti faut-il prendre, respectable Arsenne?

ARSENNE pere, *avec des sanglots.*

Attendre la mort en prieres, mes enfans, & la recevoir en martyrs. Nos freres du haut du ciel nous tendent les bras!...

FOULÉ DE PROTESTANS.

Qu'ils sont heureux ceux qui se sont endormis dans la tombe avant ces jours d'horreurs!

MENANCOURT.

L'Evêque triomphe : il appelle autour de lui ces hommes hypocrites qui prêchent la paix, & dont le cœur ne vit que pour la haine ; ils ne demandent tous que la mort de ceux qu'ils ne peuvent tromper ou corrompre.

ARSENNE fils, *sortant de sa léthargie.*

Poursuis, Menancourt, poursuis....

MENANCOURT.

Ils courent dans toutes les maisons aiguiser les poignards qui nous sont destinés. Ils applaudissent à ces épouvantables forfaits. Ils prononcent d'une bouche homicide le nom de Dieu. Ils effrayent par l'anathême de Rome ceux à qui l'humanité parleroit encore.

ARSENNE fils, *dans un mouvement désordonné & rapide, tirant un poignard.*

C'en est trop.... vous voyez ce poignard.... il va vous faire justice.... C'est trop honorer des assassins que de les combattre.... Evrard!... viens avec moi.

EVRARD, *avec transport.*

Je te suis par-tout.

ARSENNE fils, *toujours dans le même état.*

Je vais saisir le chef de ces prêtres barbares. Sous son vêtement de Pontife, il sentira le fer dans son cœur altéré de la soif de notre sang.... Si mon bras foiblissoit....

EVRARD.

Je t'entends!

ARSENNE fils.

Que ne puis-je du même coup exterminer tous ses ministres!

ARSENNE pere.

Dieu!... Mon fils!... Quel dessein affreux, écoute-moi....

ARSENNE fils.

Si vous les aviez vus comme moi dans cette nuit sanglante, vos mains seroient déja dans leurs cœurs...

EVRARD, *prenant la main d'Arsenne fils,*

Je veux avoir l'honneur du premier coup.

LAURE, *à son époux.*

Arrête, la vengeance t'égare.... Arrête, songe que dans ce sein malheureux est enfermé peut-être un fils que tu vas priver d'un pere.

ARSENNE fils, *aliéné de douleur.*

Qu'il meure dans tes flancs, qu'il ne voie jamais le jour plutôt que de respirer l'air que ces monstres respirent... Qu'a-t-il besoin de naître?... La vie n'est qu'un présent fatal que je maudis, & que je déteste.

LAURE.

Ah Dieu!

ARSENNE fils.

Je ne vis plus pour lui, je ne vis plus pour toi...

LAURE, *avec un grand cri.*

Cruel!... Est-ce toi qui parles?...

ARSENNE pere.

Mon fils!...

LAURE, *à ses genoux.*

Aye quelque pitié d'une mere....

ARSENNE fils, *détournant la tête.*

Je suis mort pour vous tous, je ne vous écoute plus... il n'existe plus de moi que deux bras armés pour la cause commune.

LAURE, *lui faisant une espece de violence.*

Je ne te quitte point, cruel!.. Tes sens sont aliénés.... Laisse désarmer ton bras.... Tu caches un poignard.... Ah dusses-tu m'en punir, je veux te l'ôter des mains.

ARSENNE fils, *la repoussant.*

Qu'oses-tu dire?... Tremble!... Tu ne sais pas.... Ce poignard!... Nul ne pourra l'arracher que de mes

mains glacées.... C'eſt un monument éternel du crime.... Un ſang précieux a gravé ſur ce fer en traits ineffaçables....

LAURE.

Tu me fais frémir.... Un ſang précieux !... Tout le mien s'eſt glacé...

ARSENNE fils.

Malheureuſe !... Oſes-tu le demander ?... Je l'ai retiré fumant du ſein de ta mere expirante.... Il faut que mon bras le replonge tout entier....

LAURE.

Je me meurs !....

EVRARD, *voulant lui arracher le poignard.*

Il m'appartient.... Céde, céde-le-moi.

ARSENNE fils, *avec un geſte terrible.*

Non, je le garde, il eſt à moi.... Les cruels !... Marchons !... Ils m'ont aſſez montré comme l'on aſſaſſine....

EVRARD.

Je ne me connois plus !... Où ſont-ils les barbares ? Le ſang innocent des miens me crie, frappe.... Dans chacun de ces prêtres je cours immoler un de leurs aſſaſſins.

ARSENNE pere, *s'oppoſant au paſſage.*

Vous n'irez pas plus loin, mes enfans, ou vous mépriſerez ma voix mourante.

EVRARD.

Ceſſez de nous retenir. Nous revenons à notre tour tout couverts de leur ſang.

ARSENNE pere, *ſuccombant à moitié ſous l'effort.*

Arrêtez.... Eh quoi, voulez-vous me voir expirer à vos pieds ?... Non, je ne me releverai point que vous n'écoutiez ma priere. (*Ses enfans le relevent en donnant des ſignes d'impatience & de fureur.*) Prêtez l'oreille à un vieillard qui touche à ſa derniere heure.... La douleur va conſumer le reſte de ſes ans.... Je ſens vos tranſports & les accès de votre déſeſpoir, mais répon-



dez-moi, mes fils? A quoi sert la vengeance? Ranime-t-elle les cendres de ceux qui ne sont plus? Hélas! elle ne peut que rallumer la rage de nos bourreaux. Le fort écrase le foible, & sourit encore de son audace impuissante.... N'imitons pas les cruels catholiques, laissons-leur l'emploi du poignard, & s'il faut choisir d'être le meurtrier ou la victime, plutôt mourir que de porter le nom d'homicide.... Le ciel en ce moment jette en mon sein un rayon de sa lumiere; il m'éclaire, il m'inspire, il me donne une juste confiance en lui, & je vais t'étonner.... Ce prélat sur qui tu veux porter tes mains désespérées, ne partage point les fureurs de sa secte. La renommée lui attribue des vertus douces & bienfaisantes. Que sait-on si loin d'être un barbare, il n'est pas au contraire juste, doux, humain, compatissant...

ARSENNE fils.

Lui!... suppôt de Rome... humain! compatissant!... Ah!....

ARSENNE pere.

Mon cher fils, c'est après les scenes du carnage que l'ame plus tranquile apperçoit l'horreur du forfait, & tremble de le poursuivre. L'effroi du passé entre alors dans les cœurs, & préserve les dernieres victimes..... Assemblons-nous au palais de l'évêque. La sainteté du lieu sera notre force. C'est là un séjour de paix. La ne paroissent jamais de soldats armés. Il n'est point dans cette ville d'autre refuge contre la violence. Si elle éclate contre nous, il sera toujours temps de nous défendre lorsqu'on nous attaquera.

ARSENNE fils.

Oui, il sera temps lorsque votre sang rejaillira sur moi, lorsqu'en tombant vous me tendrez vos mains foibles & trembantes..... Eh quoi, vous voulez que je voie massacrer ma femme, vous, mon ami... Si le ciel me désaprouve, qu'il daigne vous soustraire à leur vue... Oui, grand Dieu! mon bras est prêt à frapper; nul que toi ne peut le désarmer. Que ton tonnerre me réduise

en poudre avant de commettre rien qui puisse te déplaire, mais je me regarde en ce moment comme l'instrument de tes justes vengeances.

ARSENNE pere.

Aveugle! ouvre les yeux, qui a veillé sur toi dans l'horreur du massacre? Qui t'a enlevé du milieu des morts, si ce n'est ce même Dieu dont tu outrages aujourd'hui la clémence? N'est-ce pas sa main invisible & puissante qui a conduit jusqu'ici tes pas, & tu ne compteras plus sur sa miséricorde, ingrat, sur cette miséricorde qui s'est manifestée sur toi avec tant d'éclat. Ce Dieu qui a étendu jusqu'à ce terme mes déplorables années peut prolonger notre vie au milieu de la troupe homicide. Leurs poignards tomberont devant nous comme ils ont tombé devant toi. Va, ce Dieu qui nous voit n'aura pas réuni notre triste famille, pour la frapper ensemble & l'écraser du même coup.

EVRARD.

Ne prêtons pas plus long-temps l'oreille à ce langage d'une timide vieillesse? Vous parlez de modération, mon pere, lorsque nous sommes environnés de tigres furieux!.... Dans l'extrême péril qu'a-t-on à ménager? L'assassin est toujours lâche quand on prévient ses coups. Tomberons-nous comme nos freres? Ils ont été surpris, nous ne le sommes pas...; irons-nous offrir notre sein aux meurtriers qui riront de notre foiblesse, & leur ferons-nous dire encore que nous ne savons que pâlir & mordre la poussiere?... Non, nos bras désespérés auront quelque force.... Mais c'est trop parler.... Tout est permis après cette horrible violation des loix. (*Allant à Laure*) Ma sœur, je te donne le dernier adieu... Tu sais qui je vais venger!

LAURE, *se soulevant avec effort.*

Mon frere!.... Hélas! où comptez-vous aller sans moi?

ARSENNE pere, *dans la désolation.*

Ah! ils ne m'entendent plus, ma fille, ils ne m'en-

tendent plus.... Ils vont être des forcénés comme les catholiques; ils vont allumer la colere céleste. (*Saisissant son fils qui sortoit.*) Crains-toi, crains-toi, malheureux.... Arsenne!... Mon fils!... Tu vas donc les justifier en les imitant.

ARSENNE fils, *reculant de surprise.*

Moi! les justifier!

ARSENNE pere, *avec la simplicité de la vraie grandeur.*

Oui, tu comptois pour rien l'innocence.... Tu n'as plus d'autre sentiment qu'une rage sanguinaire. Dieu va détourner ses regards de dessus toi, & tu mourras criminel.... Mais ne crois pas que je t'abandonne. (*Avec éclat.*) Mes forces renaîtront pour te l'arracher ce poignard.... Au moment que tu croiras frapper, je t'enchaînerai dans mes bras, je te crierai : *tu n'es plus un Chrétien*, & t'arrachant à ton affreux délire, je sauverai ta vertu toute entiere.

ARSENNE fils, *vaincu.*

Ah mon pere! mon pere! qu'a donc votre voix!... ciel.... je tombe dans vos bras.... ayez pitié de moi & de ma fureur.... elle souleve encore mon ame, elle l'oppresse. Votre état est plus tranquille que le mien... Eh bien, dites-moi ce qu'il faut faire pour sauver ma femme, mon ami & vous.... Dites, & j'obéis sans résistance.... Quel espoir allez-vous me donner?

ARSENNE pere, *le tenant dans ses bras avec tendresse.*

Le plus sûr, le plus convenable aux circonstances, il faut, je te l'ai déja dit, il faut nous réfugier au palais de l'évêque, nous y réunir tous.... Là, rassemblés, nous trouverons, si mon cœur ne me trompe pas, un homme de paix où nous comptions rencontrer un barbare. Là, nos gémissemens ne formeront qu'une seule & même voix qui montera fléchir le ciel. Là, du moins nous serons en plus grand nombre, & s'il nous faut périr, nous nous défendrons avec plus de force & de

courage, puisque nous ne formons plus tous ensemble qu'une seule & même famille.

MENANCOURT.

La prudence s'exprime par la bouche du sage & vertueux Arsenne. Plusieurs de nos freres se sont déja rendus dans ce palais comme dans un sanctuaire inviolable.... L'évêque, à nos vœux supplians, pourra sentir son cœur s'émouvoir. Si, malgré nos prieres & nos cris plaintifs, il nous refuse un asyle à ses pieds; s'il nous rejette sous le glaive des bourreaux, alors plus de grace; que nos bras armés du fer soient aussi prompts qu'inexorables. Mais cachons le glaive de la vengeance, jusqu'à l'instant qu'il faudra frapper. Sachons nous modérer, dissimulons même, autrement leur triomphe seroit facile, & notre perte certaine.

UN PROTESTANT, *élevant la voix.*

Ce projet paroît le plus sage, comme le plus sûr... Nous suivrons tous le même destin.

FOULE DE PROTESTANS.

Nous l'acceptons, nous l'acceptons. (*A Arsenne fils l'environnant.*) Ami! il faut l'adopter & te contraindre.

ARSENNE fils, *dans leurs bras.*

Oui, mes amis, j'embrasserai cet espoir puisqu'il vous reste... Je me contiendrai, je me soumettrai à tout pour le salut général... J'immolerai ma vengeance, ma vie, pour conserver vos jours.... Mais veillez sur ce que j'ai de plus cher.... Mon pere, ma femme, au nom de l'amour demeurez ici...

LAURE, *vivement.*

C'est en vain...je ne puis plus te quitter.

ARSENNE fils, *se jettant dans ses bras.*

Ah!

ARSENNE pere, *avec dignité.*

Allons tous, & n'oublions pas la vertu du chrétien, l'espérance. Qu'elle embrase nos cœurs de son feu divin

& consolateur. Epouvantons nos bourreaux, mais par la fermeté. Tombons en martyrs, & non en assassins; & montrons en mourant que nous savons qu'il est une autre vie. Elevons enfin nos ames vers celui qui nous voit du haut des cieux; c'est lui qui met un frein aux cruautés des méchants. S'il nous protege, nous ne périrons pas.

FOULE DE PROTESTANS.

Adressons nos vœux à l'arbitre de nos jours.... Et demeurons résignés ensuite à ses décrets éternels. [*Ils levent tous les mains au ciel.*]

ARSENNE pere, *la tête découverte & les mains jointes.*

O Dieu des miséricordes! voir ce foible troupeau qui a toujours marché dans la voie de tes préceptes. Au moment où la fureur se déploye contre lui, ne permets pas qu'il périsse tout entier. Désarme les ennemis d'une loi que nos peres nous ont transmise, & que nous n'abandonnerons pas, dussions-nous exposer mille fois notre vie pour elle.... Grand Dieu, regarde en pitié ce troupeau fidele qui t'implore en t'adorant. Il espere en toi; il chantera constamment tes louanges; il te bénira, soit qu'il tombe sous le fer des bourreaux, soit qu'il revoie le temple où il a coutume de célébrer tes bienfaits & ta clémence.

LAURE.

O Dieu! sauve mon frere, mon époux & mon pere.

ARSENNE fils.

O Dieu! daigne me pardonner mes fureurs. Je ne t'offre plus qu'un cœur repentant & soumis.... Sauve ma femme & ces généreux amis.

EVRARD.

O Dieu! sauve mon frere, & fais-moi la grace d'expirer.

FOULE DE PROTESTANS.

O Dieu! sauvez le vertueux Arsenne, & toute sa famille.

ARSENNE

ARSENNE pere.

Grand Dieu! fais tomber sur moi seul les coups qui menacent ton peuple.... Que j'acheve ma longue carriere, & qu'il te loue en paix sur ma tombe.

EVRARD, *embrassant Arsenne fils.*

Ami!

ARSENNE fils, *embrassant Evrard.*

Mon frere!

ARSENNE pere, *embrassant Laure & Suzanne.*

Ma fille!... ma chere niece!...

LAURE ET SUZANNE, *embrassant Arsenne pere.*

Ah mon pere! ah mon oncle!

FOULE DE PROTESTANS, *en s'embrassant réciproquement.*

Mon frere!... Mon ami! Mon ami!... Mon frere!...

(*Ils sortent tous ensemble en observant toutefois un certain ordre.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

(La scene est dans le palais de l'évêque.)

SCENE PREMIERE.

Le théatre représente l'appartement de l'évêque, un diacre est dans le fond. Sur un des côtés du théatre est un bureau sur lequel sont plusieurs lettres décachetées.

JEAN HENNUYER *debout, la main droite appuyée sur un prie-dieu, & de l'autre se couvrant le visage. Il la leve vers le ciel au moment qu'il va parler. — Un grand Christ doit être au-dessus du prie-dieu.*

GRand Dieu !... & ce sont des chrétiens !... Est-ce donc là l'exemple que tu leur donnas en mourant sur la croix. (*Il met un genou en terre.*) Seigneur, accepte l'amertume dont mon ame est remplie. Je t'offre mes pleurs en expiation.... Le reste de ma vie ne va plus être que douleur. (*Il reste dans un profond silence : il soupire : il prie : il se releve.*) Quelle image épouvantable ! que de crimes ! ô superstition ! cruel fanatisme, quand cesseras-tu de profaner ma sainte religion.... D'un côté l'incrédule, de l'autre l'hypocrite.... L'imposteur ambitieux qui corrompt l'esprit foible, & qui le pousse au meurtre.... Ah cruels, si la vengeance vous portoit à verser le sang de vos freres, falloit-il encore couvrir vos attentats de ce voile respectable & sacré !... Et vous chefs des peuples, que n'en êtes-vous les plus vertueux ? Vous bâtissez vos

grandeurs sur de vastes forfaits, & vous ne voyez point l'abîme éternel qui s'ouvre sous vos pas.... O Médicis ! & toi Charles !... O le roi que le ciel m'a donné, quels noms allez-vous porter sur la terre ? Quel rang allez-vous tenir dans la postérité ? Je tremble déja d'apprendre les châtimens reservés.... Pere des humains, pere miséricordieux, ne les ménage point dans ce monde ; qu'ils servent à ta justice d'exemple effrayant, mais daigne les préserver dans l'autre des supplices éternels.

(*Il se remet à prier.*)

(*L'on vient parler au diacre. Celui-ci sort & rentre avec le grand-vicaire. Simon s'approche ; l'évêque se leve.*)

SCENE II.

JEAN HENNUYER, SIMON grand vicaire.

SIMON.

MOnseigneur, le lieutenant de roi vient d'arriver, & demande à parler à votre grandeur.

JEAN HENNUYER.

Qu'on l'introduise.

(*Il va le recevoir. Simon est devant qui donne ordre aux domestiques d'ouvrir les deux battans. Tout le monde se retire.*)

SCENE III.

JEAN HENNUYER, LE LIEUTENANT DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

MOnseigneur, je viens vous faire part des ordres nouveaux que le roi mon maître vient de nous envoyer.

JEAN HENNUYER.

Dieu le garde ! Que nous veut-il ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les ordres portent expreſſément qu'aucun réformé ne puiſſe échapper de cette ville.

JEAN HENNUYER, *allarmé.*

Qu'entends-je ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les proteſtans de Liſieux doivent ſuivre ceux de Paris. L'édit de mort eſt général. J'ai pris à cet effet de ſages précautions, & la garniſon eſt ſous les armes.

JEAN HENNUYER.

Et l'on demande de moi ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Que vous me ſecondiez, car nous devons agir de concert ; que vous inſtruiſiez votre clergé de ce qu'il doit faire ; que chacun de vos prêtres monte en chaire, & prêche aux catholiques de ſe montrer inexorables, & de n'avoir égard à aucune liaiſon du ſang ou de l'amitié. Que tout huguenot périſſe enfin au lieu où il ſera trouvé.

JEAN HENNUYER.

Mais dans la lettre que ſa Majeſté nous a écrite, elle s'excuſe de tout ce qui s'eſt paſſé. Elle déclare formellement de n'y être entrée pour rien. (*)

LE LIEUTENANT DE ROI.

L'ordre eſt changé. Sa Majeſté déclare Coligny cou-

---

[*] Le roi écrivit le premier jour aux gouverneurs des provinces qu'il n'avoit aucune part au déſordre qui étoit le fruit de l'animoſité des deux maiſons de Guiſe & de Chatillon. Qu'ils euſſent donc ſoin de faire entendre à tout le monde que ce qui venoit d'arriver n'apporteroit aucun changement aux édits de pacification, & qu'il commandoit que chacun reſtât tranquille ; mais dès le lendemain on dépêcha par toutes les villes du royaume des catholiques accrédités, chargés d'ordres verbaux tout contraires. [*Eſprit de la Ligue, tome II.*]

pable d'un complot qui devoit lui ôter la couronne & la vie. Sa Majesté s'attend à être servie avec autant de zele qu'elle l'a été à Paris par ses fideles serviteurs. Ce sont ses propres termes.

JEAN HENNUYER.

Mais, monsieur, puisque le roi a changé deux fois d'avis, ne pourrions-nous pas en attendre un troisieme, & dans un cas de cette importance, ne seroit-ce pas le servir très-fidelement que de lui laisser le temps de la réflexion.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Non, monseigneur. Ceci est une affaire de religion, voyez-vous, & vous regarde particuliérement. Nos projets doivent être unanimes. Encore quelques heures, & la race de ces mécréans aura disparu. Nos soldats brûlent de servir la cause des autels & du trône, & je crois que vos prêtres ne s'y prêteront pas les derniers.

JEAN HENNUYER.

Aucun, monsieur, croyez-moi. Aucun ne participera à cette sanglante trahison. Chargé du salut de tous les hommes que la grace peut toucher, le pasteur ne saura que prier pour la conversion de ceux qui ne sont pa encore appellés. Ce n'est que par des exemples de douceur, de modération & de vertu, qu'il nous est permis de les convaincre de la supériorité de notre croyance.... Je ne connois point, monsieur, d'autre voie pour convertir.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Ce langage dans votre bouche assurément a de quoi m'étonner.... Ainsi loin d'approuver la conduite du roi, vous refusez d'obéir à l'ordre qu'il vous envoye.

JEAN HENNUYER.

Oui, je suis loin de répondre aux ordres homicides que vous m'apportez....

LE LIEUTENANT DE ROI, *surpris.*

Y pensez-vous, monseigneur?

JEAN HENNUYER.

J'y penſe très-bien, monſieur. Et depuis quand les conciles & les tribunaux ont-ils décidé qu'il falloit percer le cœur de celui qui ne penſoit pas comme nous?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais, ſongez-vous, monſeigneur, que par une déſobéiſſance auſſi formelle, vous vous rendrez coupable du crime de leze-majeſté au premier chef.

JEAN HENNUYER.

C'eſt en ne protégeant pas contre lui ſes ſujets que je croirois me rendre criminel.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Enviſagez, de grace, le péril où vous vous expoſez... Voilà l'ordre qui me concerne. Voici le vôtre.... Liſez...

JEAN HENNUYER, *avec un noble courroux.*

Je refuſe, vous dis-je, de l'accepter.... L'ordre me paroît injuſte, horrible, abominable.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Eſt-ce à nous d'examiner les ordres du ſouverain? Dieu l'a mis ſur le trône, il regne par lui. C'eſt à lui ſeul qu'il eſt reſponſable de ſes actions. Elles n'ont d'autre juge que la Divinité même.

JEAN HENNUYER.

Le monarque, qui dit ne devoir répondre qu'à Dieu, dit en d'autres termes ne vouloir répondre à perſonne, car méconnoiſſant les loix, il méconnoît l'auteur de toute juſtice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Notre devoir eſt d'obéir. Nous ne répondons ni du bien ni du mal qui peut arriver. Nos ordres remplis, nous ſommes dégagés du reſte. Si chaque ſujet ſe mêloit de peſer les raiſons du monarque, que deviendroit alors ſon autorité?

JEAN HENNUYER.

Cette maniere de raiſonner convient parfaitement au

militaire, lorſqu'il eſt en campagne, ou rangé en bataille devant l'ennemi. Comme il ne fait alors qu'un avec le tout, dont le général eſt la tête & l'ame, le moment décide, & la volonté particuliere doit être anéantie. Mais répondez-moi, monſieur: s'il venoit toutefois un ordre à tel régiment de fondre ſur tel autre de ſon parti, & de tourner les armes contre ſes propres concitoyens, alors on ſuppoſeroit, je penſe, que c'eſt un mal-entendu, un moment d'erreur, de trouble, de vertige, & l'on ſe diſpenſeroit, à ce que je crois, de maſſacrer ſes camarades. Il en eſt de même aujourd'hui. Un délire fanatique a tranſporté la cour de Charles. Gardez-vous de confondre cette criſe violente & paſſagere avec les loix fondamentales de la monarchie : celles-ci peuvent être oubliées, mais elles ſeront toujours en vigueur, parce qu'elles ſe trouvent d'accord avec la conſcience, l'honneur & la raiſon, bien différentes, par conſéquent, de cet ordre furieux & inſenſé qui les outrage également. Comme donc le principe qui l'a dicté eſt cruel & abſurde, cette volonté d'un homme doit être conſtamment rejettée par tout citoyen digne de ce nom.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monſeigneur, je n'admets point de ces diſtinctions, & je ne me pique pas de raiſonner ſi profondément.

JEAN HENNUYER.

Il ne faut pas raiſonner profondément pour ſentir qu'on eſt homme & chrétien, avant que d'être ſujet, que le monarque qui paſſe n'eſt point la patrie, qu'il eſt des bornes que le pouvoir royal ne ſauroit franchir, ſans quoi le ſujet ne ſeroit plus qu'un vil inſtrument de ſervitude ; que la vertu enfin eſt de toute éternité dans le cœur de l'homme, pour l'avertir quand il doit obéir ou réſiſter ; il eſt de ces ordres ſanguinaires que la divinité même (s'il étoit poſſible qu'elle les donnât) ne pourroit faire adopter à l'homme juſte.... Quoi! Charles âgé de vingt-deux ans ordonnera à des prélats

ſexagénaires, à de braves & anciens officiers, d'égorger au premier clin d'œil cent mille de leurs concitoyens; & nous, étouffant toute équité, toute lumiere naturelle, nous ne ſaurions que nous baigner dans leur ſang... Si Charles venoit à changer, s'il nous ordonnoit de ſuivre le culte de ceux même qu'il vient de proſcrire, il faudroit donc, par le même principe, abjurer la foi antique de l'égliſe, & mépriſer le ſalut de nos ames.... L'humanité, croyez-moi, a ſes droits bien avant ceux de la royauté. Qui ne parle plus en homme ne peut plus commander en roi.... Il faut donc, monſieur, ſervir notre jeune monarque en lui déſobéiſſant, & je ne ſerois pas étonné qu'il punît demain de mort ceux qui auroient été aſſez lâches pour avoir hâté l'exécution de pareils ordres.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Permettez-moi de ne point entrer dans ces détails. Il ſeroit auſſi inutile que dangereux de s'y arrêter.... Joignez-vous à moi, monſeigneur, je vous en prie pour la derniere fois... Je ſerois forcé d'envoyer un grief contre vous, ne vous perdez pas... Ceci pourroit avoir des ſuites plus funeſtes que vous ne penſez... Laiſſez ces malheureux huguenots ſubir leur ſort; le roi ne fait ſans doute que prévenir leurs fureurs.

JEAN HENNUYER.

Ah Dieu! ce n'eſt pas aſſez de commettre le crime, on entreprend encore de le juſtifier... Vous m'avez aſſez entendu pour faire votre rapport, monſieur....croyez que rien ne pourra jamais me faire changer de réponſe.... S'il vous reſte quelque choſe d'humain, apprenez à penſer comme moi.

LE LIEUTENANT DE ROI

Je ſuis catholique romain, monſeigneur, & j'en fais gloire. J'obéis à ma religion. N'a-t-elle pas enſeigné dans tous les temps à obéir aux rois quels qu'ils ſoient. N'a-t-elle pas décidé qu'ils avoient la puiſſance du glaive? N'a-t-elle pas défendu aux ſujets de juger de la *légiti-*

mité des desseins d'un monarque, ni de celle des moyens qu'il jugeroit à propos d'employer? Quand le fils aîné de l'église s'éleve contre des hérétiques, il affermit sa gloire, & sa volonté devient une loi sacrée.

JEAN HENNUYER.

Vous êtes dans l'erreur, vous dis-je?.... Ceci est une œuvre de violence, de perfidie & de scélératesse. Vous renverseriez donc la patrie, si le chef l'ordonnoit?... La loi a pour caractere non équivoque le consentement général de la nation, & depuis quand les peuples se sont-ils élus un roi despote, arbitraire, absolu? Depuis quand lui ont-ils remis le pouvoir de les égorger avec leur propre épée? S'il regne sur eux, ce n'est que pour les défendre contre l'ennemi, pour maintenir l'harmonie dans l'intérieur du royaume, pour veiller quand ils dorment, & non pour disposer de leurs jours au gré de son caprice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais si le monarque a des coupables à punir?

JEAN HENNUYER.

S'il a ce malheur, alors le cri universel doit constater le forfait, & déposer contre les criminels. Il est aisé de reconnoître la voix publique; elle se fait entendre, ou plutôt elle tonne au-dessus du diadême. Nulle excuse pour le souverain qui y ferme l'oreille. Encore ne doit-il signer l'arrêt qu'après l'avoir lu écrit dans les yeux de ces hommes de loi, consacrés à la justice, dont les vertus & les travaux ont gagné dès long-temps la confiance des peuples; il doit se redouter lui-même, & craindre sur-tout cette ambition cachée d'une plus grande autorité, qui conduit toujours à des démarches iniques. S'il méprise ces formes augustes, barriere utile à lui-même comme aux autres, il tombe dans toutes les surprises qu'on lui a préparées. Son pouvoir devient une tyrannie énorme, & ses exécuteurs ne sont plus que ses complices.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Votre refus eſt formel..... Vous allez le ſigner, s'il vous plaît, monſeigneur.... Je dois me mettre en regle.

JEAN HENNUYER *prenant une plume.*

Oui, je le ſignerai, & de tout mon ſang, s'il le faut. (*Il prend l'ordre, le parcourt des yeux, & les leve au ciel en ſoupirant.*) En croirai-je mes yeux? Quel monument pour la race future! „ N'épargnez ni les vieil„ lards, ni les femmes groſſes, ni enfans agiſſans & à „ la mammelle. (*)„ Dieu, qui tiens en main le cœur „ des rois, daigne changer le ſien. (*Il écrit, ſe leve, & prenant l'ordre qu'il remet au lieutenant de roi.*) Tenez, monſieur, Dieu veuille que celui qui l'a envoyé le jette au feu en recevant ma réponſe.

[*Le lieutenant de roi ſe retire, en regardant l'évêque comme un homme perdu.*]

SCENE IV.

JEAN HENNUYER, SIMON.

SIMON, *accourant avec inquiétude.*

AH! monſeigneur, qu'avez-vous fait? vous avez l'ame trop ſenſible. Votre humanité vous perdra.

JEAN HENNUYER.

Qu'oſez-vous dire? Appellez-vous humanité ne point égorger des hommes innocens?

SIMON.

Eh que vous font-ils pour vous ſacrifier pour eux? Vous ne répondez pas de leurs jours. Laiſſez faire le conſeil du roi. Il ſert la religion & nous. D'ailleurs

[*] Propres termes des ordres envoyés aux commandans de province par Charles IX & le duc de Guiſe.

ces proſcrits ſont des hérétiques entêtés qui ne reſpirent que la ruine de nos autels.... Je regarde tout ceci comme un châtiment deſcendu du ciel.

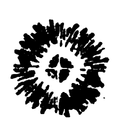
JEAN HENNUYER.

Vous penſez ainſi, monſieur.... Certes je ne croyois pas avoir ſi près de moi un de ces hommes qui ne portént les habits ſacerdotaux que pour le malheur des autres, & le deshonneur d'une loi ſainte. Eſt-ce là le langage des apôtres ? Où avez-vous lu de pareilles maximes? Rien n'eſt plus injurieux à la religion, ni plus contraire à ſon eſprit que ces excès condamnés par l'évangile, dont le premier précepte (*vous devriez le ſavoir*) eſt celui de la charité ; & le ſecond, l'obligation de l'étendre juſqu'à nos ennemis.... Allez, renfermez-vous dans ma bibliothéque, liſez-y l'évangile. Méditez ce livre divin, & voyez ſi le fanatiſme a jamais pû le faire ſervir à autoriſer ſes fureurs.... Gardez-vous ſur-tout de vous préſenter à l'autel que vous n'y apportiez un cœur nouveau.... Vous ne ſortirez point ſans mon ordre.... J'irai vous trouver dans votre retraite, & vous remettre ſous les yeux les vrais principes d'une loi que vous ne connoiſſez pas encore.... Je remercie Dieu toutefois de vous avoir fait connoître à moi, afin que je puiſſe un jour vous reconcilier avec lui.... Vous en avez beſoin.... Allez, & ſachez vous repentir.

SIMON, *à voix baſſe.*

Oui, je me repens ; car de cette affaire-ci, je perdrai peut-être un bon bénéfice.

(*Il ſort.*)



SCENE V.

JEAN HENNUYER, *les curés de Lizieux.*

(*On voit les curés dans l'enfoncement. L'évêque leur fait signe d'approcher.*)

JEAN HENNUYER.

SAge Augustin, discret Césaire, & vous pieux Sebastien, approchez.... Vous sentez mes douleurs, & vous les partagez.... J'ai vû couler vos pleurs au premier récit de ces fureurs que vous détestez; mais ce ne sont pas des larmes stériles que Dieu demande, ce sont des actions.... Allez, que nos églises soient ouvertes; appellez-y les chrétiens; recommandez-leur la paix; défendez-leur le meurtre & toute violence. Prêchez surtout la pénitence, le repentir est nécessaire. Que chacun se prosterne, & par de longues prieres cherche à désarmer la justice divine si cruellement outragée. Que ce soit à qui réparera le plus de crimes, à qui fera le plus de bien à ce reste d'infortunées victimes.... Hélas! il n'est qu'au pouvoir de Dieu d'effacer tant de maux.

[*Les curés sortent après avoir humblement salué l'évêque.*]

SCENE VI.

JEAN HENNUYER, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MOnseigneur, une foule de protestans, hommes, femmes, vieillards, enfans, ont pénétré dans le por-

tique de votre palais. Ils demandent à vous parler. Ils ont l'air troublé & même farouche.... Je crains....

JEAN HENNUYER, *avec ame.*

Ils n'ont rien à craindre de moi, qu'aurois-je à craindre d'eux? Allez, que mes appartemens leur ſoient ouverts : dites-leur qu'en tout temps je les protégerai de tout mon pouvoir.... Qu'ils viennent.... (*Avec ſurpriſe.*) Mais le lieutenant de roi encore, que veut-il?

SCENE VII.

JEAN HENNUYER, LE LIEUTENANT DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

MOnſeigneur, je reviens ſur mes pas....

JEAN HENNUYER.

Eh bien, monſieur?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Il eſt encore temps de vous joindre à moi, & rien n'aura tranſpiré. Je vous offre un moyen qui peut s'accorder avec votre façon de penſer.... Vous ſouffrirez ſeulement ce que vous ne pouvez empêcher.

JEAN HENNUYER.

Ce que je ne peux empêcher? Qu'entendez-vous? Parlez.

LE LIEUTENANT DE ROI.

J'ai réfléchi ſur ma commiſſion, & j'ai vu que votre déſobéiſſance ne me dégageoit pas, que je reſterois toujours inculpé pour n'avoir pas preſſé l'exécution : ainſi je vais notifier l'ordre, & diſpoſer les troupes.

JEAN HENNUYER, *avec force.*

Et vous croyez que d'un œil indifférent je contemplerai ce maſſacre! Vous vous êtes flatté que conten

de m'y être refusé par quelques mots, je me croirai quitte ainsi envers ma conscience, envers l'état... Non, non, je suis le pasteur, & je défendrai le troupeau. Ils ont sur mon cœur les mêmes droits que les catholiques, & leur bien temporel ne me regarde pas moins que leur bien spirituel.

LE LIEUTENANT DE ROI, *fierement.*

Mais vous vous abusez, monseigneur; mes soldats, je pense, ne sont pas sous votre commandement.

JEAN HENNUYER.

Que dites-vous? Je leur commanderai au nom de pontife, si ce n'est au nom d'homme.... J'irai, j'irai au-devant de leurs coups.... Je couvrirai ces malheureux de mes vêtemens sacrés.... Je tiendrai dans mes mains le Dieu de clémence & de paix, & nous verrons alors nous verrons si les sacrileges passeront outre, s'ils fouleront aux pieds le Dieu & le ministre pour massacrer plus librement leurs freres. (*Il va ouvrir les portes lui-même à la troupe des réformés; Arsenne fils & Evrard sont à leur tête.*) Venez, venez, approchez, mes amis, ne craignez rien. Vous êtes ici sous ma garde. Ce palais est à vous. Désormais il vous servira d'asyle, & s'il le faut, de citadelle. Je réponds de vos jours. (*A plusieurs prêtres qui sont présens.*) Qu'on apporte des vivres; que tout le clergé se rende en foule à ma voix; qu'il vienne servir & défendre ce peuple infortuné. (*Aux protestans.*) Mes freres, ce n'est point notre sainte religion qui vous hait & qui vous poursuit. Elle vous aime toujours comme ses enfans égarés; elle vous appelle; elle vous tend les bras; elle n'enseigne aux hommes qu'à se traiter avec indulgence. Un zele aveugle & barbare, de fausses raisons d'état font armer contre vos jours : mais le vrai catholique réclame vos droits indignement violés. Loin de faire des martyrs, il ne lui est permis que de l'être.

ARSENNE fils, *à son pere.*

Quel langage, mon pere! Comme il m'étonne!

(*A l'évêque.*) Quoi! ce seroit vous qui nous protégeriez?

JEAN HENNUYER.

Je rougis devant vous d'avoir à prendre votre défense, & contre qui?... Restez dans mon palais. Tout l'or des autels coulera, s'il le faut, pour vous y nourrir, & le sanctuaire où repose le saint des saints va vous servir de refuge contre la barbarie, jusqu'à ce que la réponse de la cour soit arrivée, & que la voix de l'humanité se soit fait entendre.

ARSENNE fils, *à son pere.*

O Dieu! est-il possible?... C'est un prêtre, & il parle ainsi!...

ARSENNE pere.

Tu le vois, mon fils; c'est Dieu qui l'inspire.... Espérons toujours en lui.

JEAN HENNUYER.

L'enfer donne en ce moment la secousse la plus terrible au christianisme. (*En montrant les protestans.*) Hélas! nous étions prêts à les embrasser dans le même temple; ils revenoient à nous, [*] & dans un instant fatal, voici que tout est embrasé.... Malheur, malheur à ceux qui ont dit que verser le sang de ses semblables, c'étoit honorer l'Etre suprême. Je viens démentir leurs horribles leçons. La vraie religion est celle qui est bienfaisante, qui peint un Dieu comme pere de tous les humains, & qui le fait aimer, afin qu'il soit adoré de tous.

ARSENNE fils, *à part.*

Quelle morale pure & touchante!...

LE LIEUTENANT DE ROI, *à l'évêque.*

Ainsi vous appellez ouvertement la révolte, & vous

[*] L'amiral voyant le jour du mariage, aux voutes de la cathédrale, les drapeaux pris sur lui dans les journées de Jarnac & de Montcontour, dit tout haut, en les montrant au maréchal de Damville, bientôt ils seront remplacés par d'autres plus agréables à des yeux françois.

les soulevez contre le trône.... Votre zele est indiscret, monseigneur; car je vous avertis que mes ordres s'étendent jusqu'à les arracher de ces lieux.

ARSENNE fils.

Vous l'entendez, mon pere, ... le barbare!....

JEAN HENNUYER.

Militaire féroce! ma voix vous condamne au nom du Seigneur. (*étendant les mains, & appellant les protestans*) Venez, venez mes enfans, entourez-moi, pressez-moi.... C'est sous ces mains paternelles que vous trouverez votre salut.) *au lieutenant de Roi.*) Laissez plutôt tomber ces indignes armes; ne me forcez pas à vous les ôter des mains.... Quoi! ce feroit dans le cœur de ces hommes vivans, dont l'œil vous implore, que vous demanderiez à porter le couteau?

LE LIEUTENANT DE ROI, *élevant la voix.*

Vous avez rassemblé mes victimes... Vous me secondez en les protégeant.... Je reviens, &... (*il se fait un grand tumulte.*)

ARSENNE fils, *s'élançant le fer en main sur le lieutenant de Roi.*

Péris, barbare; péris...

(*Tous les protestans tirent leurs armes.*)

JEAN HENNUYER, *couvrant le lieutenant de Roi de tout son corps.*

Que faites-vous, amis? Cruels! arrêtez, que voulez-vous faire?

ARSENNE fils, *menaçant.*

Prévenir ses coups, & la mort de ceux qui m'environnent.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Où suis-je?

JEAN HENNUYER, *protégeant toujours le lieutenant de Roi.*

Percez ce sein.... Je mourrai content si je désarme vos vengeances.

ARSENNE

ARSENNE fils, *aux siens.*

Amis, c'est un Dieu!... J'ai honte de ma fureur.... Jettons bas ces armes, & tombons à ses pieds. [*Tous tombent aux genoux de l'évêque & y déposent leurs épées. Arsenne fils prosterné.*] Héros de l'humanité! vois à tes pieds les glaives qu'aveugles & furieux nous te destinions avant de te connoître.... Nous courions en désespérés donner la mort avant de la recevoir.... Ta vertu nous désarme, (*au lieutenant de roi.*) & c'est à elle seule, monsieur, que vous devez la vie.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Quelle audace! j'en frémis!

ARSENNE pere, *à l'évêque.*

Pontife humain! ah! pardonnez-leur.... Egarés par l'infortune, ils se perdoient sans vous.... Je reconnois dans vos paroles la voix de nos anciens patriarches.... Eh! que tous les chefs de votre église ne vous ressemblent-ils? Leurs vertus nous auroient dès long-temps gagnés. (*Il s'incline.*)

JEAN HENNUYER.

Relevez-vous, vénérable vieillard.... L'attendrissante vertu se peint dans tous vos traits.... Relevez-vous, mes freres;... quel triomphe pour mon cœur! Oh! que n'êtes-vous les enfans de ma loi! (*au lieutenant de roi.*) Voyez, monsieur, ce que d'un côté produit la douceur, & de l'autre la violence? Rendez-vous, croyez-moi. Trop de crimes se sont déja commis. La France a reçu une playe cruelle & profonde qui saignera long-temps. Elle aura perdu volontairement de sa force ainsi que de sa gloire, & tel sera le fruit de l'intolérance; elle amene à sa suite tous les fléaux.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monseigneur, je pars sur le champ, & vais rendre compte à la cour de ce qui vient de se passer.

JEAN HENNUYER.

Allez, monsieur, c'est là que vous devez être... de

mon côté je préviendrai aussi la cour, quoique nos intérêts ne soient pas faits pour se ressembler.

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens.

JEAN HENNUYER.

FAmilles malheureuses! qui veniez chez moi chercher la vengeance, je vous pardonne hélas! vos égaremens : mais retenez bien de moi, & retenez pour toujours que les attentats de la cruauté ne s'effacent point par des attentats nouveaux, & que le moyen d'étouffer les discordes civiles n'est point d'imiter le fanatisme, car alors il s'étend, il devient plus terrible & plus implacable.... Je tremble que les deux partis plus acharnés.....

ARSENNE fils.

Pardonnez, auguste libérateur, pardonnez.... Oui, le désespoir m'égaroit.... Témoin du carnage de cette nuit épouvantable, je ne respirois que le meurtre....

JEAN HENNUYER, *avec le plus tendre intérêt.*

Vous seriez un de ceux qui ont échappé? Vous vous êtes trouvé....

ARSENNE fils.

Si je m'y suis trouvé!... J'ai vu massacrer ma famille entiere. J'ai vu des mains consacrées aux autels.... (*Lui baisant la main.*) mais hélas! bien différentes de celles que je touche, se plonger dans le sang des miens. J'ai vu le sourire de leur horrible joie insulter aux soupirs des mourans.... Ce sont eux qui ont empoisonné mon cœur des transports de la vengeance. Ce sont eux qui dans ce palais conduisoient mon bras sur vous, sur tous les vôtres.

JEAN HENNUYER, *se couvrant le visage.*

O nuit, nuit exécrable! que ne puis-je t'effacer de la mémoire des hommes; mais non, non, vis à jamais pour les épouvanter sur eux-mêmes, en leur offrant le tableau de leurs propres fureurs.... O ma patrie, ô ma religion, toutes deux si cheres à mon cœur, qui a déchaîné contre vous ces ennemis qui déchirent votre sein, ces ministres impies & féroces?

ARSENNE fils.

Hélas! ils nous assiegent encore; ils vont reparoître... en nous quittant, ce lieutenant de roi a jetté sur nous un regard menaçant. Il va armer ses soldats. Payés pour le carnage, ils ne savent qu'obéir.... Je vous immolerai ma vengeance, ma vengeance qui m'étoit si chere: mais sauvez ces femmes, ces vieillards, ces enfans, & ce qui restera ne craindra plus le fer de l'ennemi.

JEAN HENNUYER.

Je vous préserverai tous. Ici le lieutenant de roi n'osera rien entreprendre. J'obtiendrai de la cour le salut général. Ces atrocités sont trop étrangeres à l'homme pour être durables. Il ouvre enfin les yeux à la lumiere. La nature frappe les cœurs les plus endurcis, & le remords inévitable les transforme à sa voix.

ARSENNE fils.

Des remords! eux! ah c'est une illusion de votre cœur généreux.... Hélas! nous périrons malgré vous. (*On apperçoit ici des officiers dans l'enfoncement.*) Ils viennent, je les vois; ils s'avancent en troupes; c'est fait de nous. [*douloureusement.*] Sauvez seulement mon pere, ma femme.... & je meurs en vous bénissant.

JEAN HENNUYER, *avec force.*

Rassurez-vous, rassurez-vous.

Foule de protestans environnent le prélat.

Sauvez-nous, sauvez-nous.... nous allons tous périr....

JEAN HENNUYER.

Banniſſez, banniſſez tout effroi.... Je réponds de vos jours.

[*Les officiers entrent en corps.*]

SCENE IX.

Acteurs précédens, troupes d'Officiers.

L'OFFICIER Major.

Nous venons vous déclarer, monſeigneur, qu'aucun de nous ne marchera pour l'exécution préméditée; l'office que l'on attendoit de nous ne peut être exercé que contre les ennemis du roi & de ſon état. Ecrivez de notre part à la cour que dans tout le militaire il ne s'eſt trouvé que des hommes courageux, prêts à voler aux actions les plus périlleuſes, mais pas un ſeul bourreau. [*]

JEAN HENNUYER, *le preſſant dans ſes bras.*

C'eſt vous qui êtes les vrais catholiques, les vrais enfans de la patrie & de la religion : vous les ſervez toutes deux à la fois, vous ſerez chéris, & honorés par elles dans les temps les plus reculés, & vos noms, brillans d'éclat, deviendront les noms les plus chers au génie bienfaiſant de l'humanité.

ARSENNE fils, *à l'évêque.*

Ah! c'eſt vous qui inſpirez votre vertu à tous ceux

(*) On ſent bien qu'on a voulu conſacrer ici l'exemple trop peu ſuivi de pluſieurs commandans de province qui eurent la probité & le courage de rejetter les ordres de la cour. Tels furent le comte de Tende en Provence; Gordes en Dauphiné; Chabot Charni en Bourgogne; St Heran en Auvergne; de la Guiche à Mâcon; le vicomte d'Orthe, à Bayonne; Thomaſſear de Curſay à Angers. Le nom de ce dernier a été recueilli par M. Felibien des Avaux, hiſtoriographe du roi, dans les Mémoires de M. Poullain déja cités, page 21.

qui vous approchent... Que ne peut l'exemple d'une charité ſublime & courageuſe!

Un autre OFFICIER.

Si nous nous ſommes prêtés à quelques démarches ſecrettes, c'eſt que nous avons ignoré jusqu'à ce moment quelle étoit la nature des ordres auxquels nous refuſons d'obéir. Nous ſommes tous d'accord pour protéger ceux dont on exigeoit que nous fuſſions les aſſaſſins; s'il s'en trouvoit un ſeul parmi nous qui balançât, nous l'enverrions au Louvre rejoindre le lieutenant de roi, & y mandier ſa récompenſe : la nôtre eſt au-deſſus de tous les bienfaits des monarques.

ARSENNE pere, *avec tranſport.*

Je les reconnois ces braves guerriers, tel que je les ai combattus quand ils n'égorgeoient pas.

Un jeune OFFICIER.

Si notre refus déplaît à la cour, ſi elle traite de revolte une action juſte, j'aime mieux renoncer à la gloire des combats, que de déshonorer ce fer que je garde à l'ennemi.

JEAN HENNUYER.

On n'eſt jamais criminel pour refuſer d'être perſécuteur, quel que ſoit le prétexte : ſi le conſeil vous condamne, l'univers entier vous admirera. Qu'avez-vous à redouter? vous avez accompli les loix les plus ſolemnelles de la nature & de la religion... Cependant ſi vous le voulez, vous pouvez tout rejetter ſur moi; quiconque fait ſon devoir ſuivant les mouvemens de ſa conſcience n'eſtime la vie que pour faire le bien, & n'a rien alors à craindre des rois.

ARSENNE fils, *aux ſiens.*

C'eſt un homme inſpiré... Ah! chere Laure, je vivrai donc pour toi... [*Montrant l'évêque avec une admiration reſpectueuſe.*] Je me ſacrifierois pour lui... Nous lui devons tous le jour que nous reſpirons.

LAURE.

Cher époux!... je veux que nos enfans apprennent

son nom immédiatement après celui de Dieu, & que ce nom si cher, à jamais gravé dans nos cœurs, soit béni dans leur bouche chaque jour de leur vie!

EVRARD, *embrassant son ami.*

Et qui de nous pourra jamais oublier tant de grandeur & d'humanité.

(*Ici paroissent les curés de Lizieux.*)

SCENE derniere.

Acteurs précédens, troupe de curés.

JEAN HENNUYER.

APprochez, dignes pasteurs que j'ai choisis pour me seconder, & à qui la religion doit son auguste triomphe; que ce jour, où le catholique paroît digne de ce nom, soit le plus beau de notre vie.... Il vous reste à faire connoître au chrétien qui s'est séparé de nous, l'excellence de nos maximes pour la plus grande perfection des mœurs, mais que la charité commence l'ouvrage.... Courez, embrassez chacun de ces infortunés; qu'ils retrouvent en vous les parens, les amis qu'ils ont perdus. Tâchons, à force de bienfaits, de fermer les blessures que leur cœur a reçues.

Les curés sont suivis d'une foule de catholiques de chaque paroisse qui, changés par leurs prédications, embrassent les protestans & leur parlent avec l'effusion de l'amitié & de la tendresse.

ARSENNE pere.

Que n'avons-nous toujours été ainsi unis!... tel étoit le précepte & le vœu de l'humanité.... pourquoi a-t-il été trompé?... Ah! j'ai retrouvé des hommes. Ils me font connoître que ce n'est pas leur loi qui ordonne la haine. Que dis-je, ils s'exposent à toute la colere de la

cour (*) pour nous ſauver. Voilà les héros chrétiens.

JEAN HENNUYER, *prenant Arſenne pere par la main.*

Allons donner à tous l'exemple de la fraternité, marchons enſemble par la ville, que les deux partis s'appaiſent en voyant l'image de la concorde, & que le pere des humains, offenſé des crimes qui couvrent la face de la France, daigne arrêter un regard de bonté ſur ce petit coin du royaume.

Les curés ſe confondent avec les réformés, & le digne prélat ſort le dernier, en tenant la main du vieil Arſenne. Les officiers ferment la marche.

---

[*] En effet, voici qu'on lit dans l'excellente hiſtoire intitulée l'*Eſprit de la Ligue*, que j'ai déja citée pluſieurs fois avec complaiſance, parce que je puis en citer une meilleure. „ La mort précipitée du vicomte d'Orthe & du comte de Ten„ de a fait croire que leur généroſité fut récompenſée par le „ poiſon.

FIN.

